This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

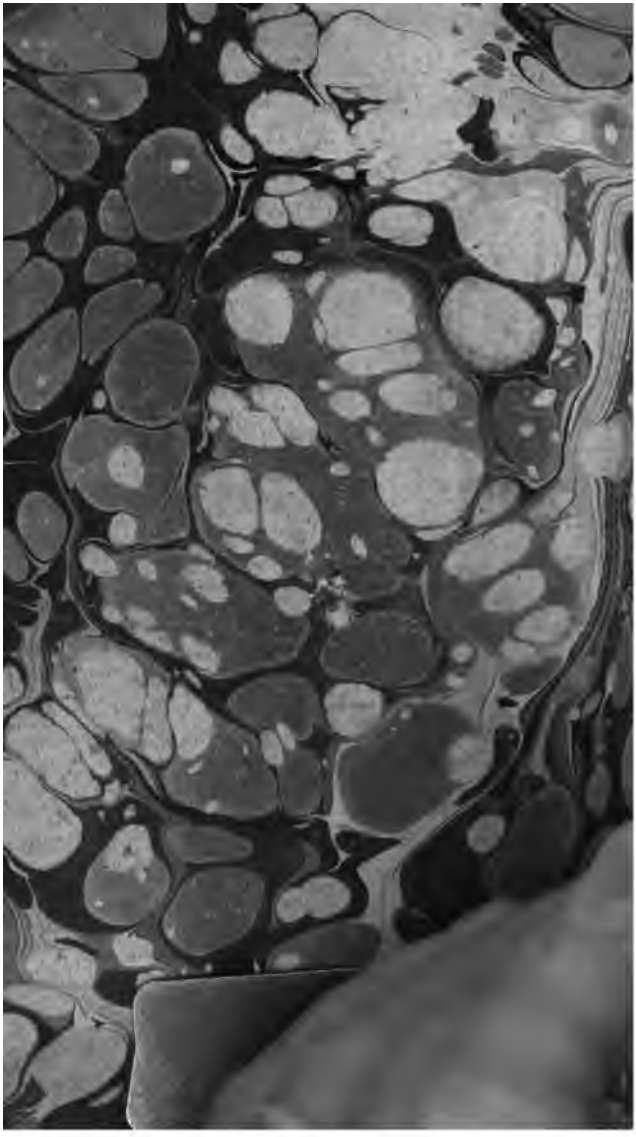
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

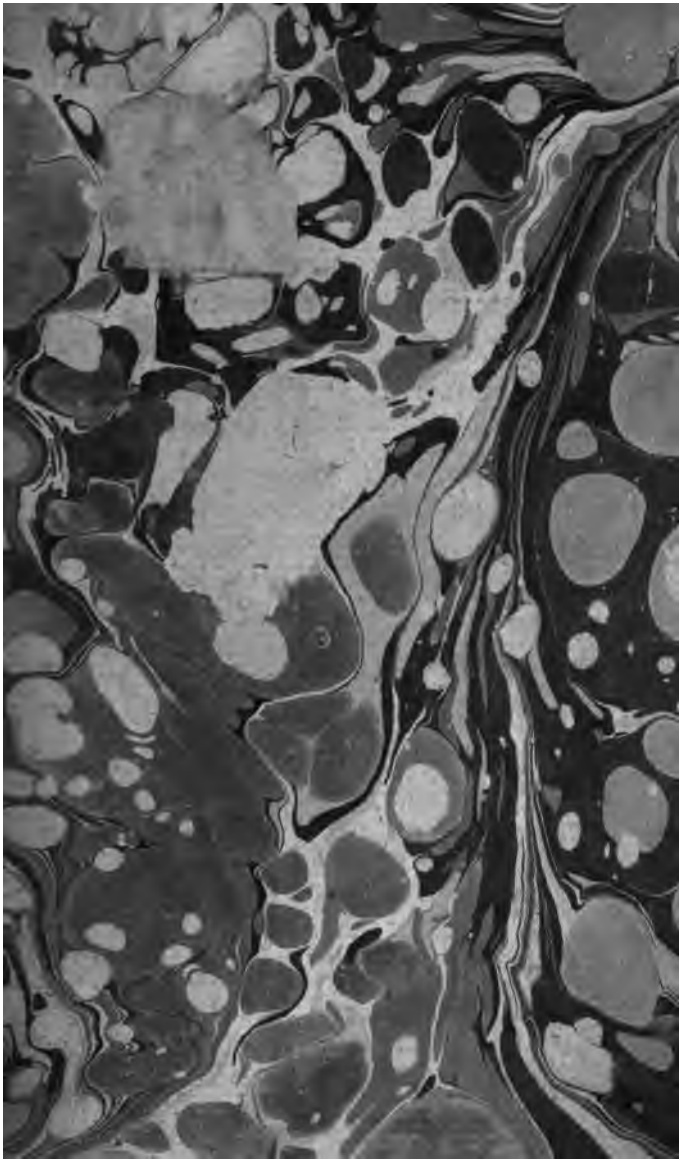
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





600080979$

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME I.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR:

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII, inclusivement.

EN DEUX TOMES.

TOME I.

A LONDRES:

Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL, *dans le Strand.* MDCCLXXII.

210. m. 136.

PREFACE.

PEU importe au lecteur de ces lettres qui ait été le pere, ou l'époux de celle qui les a écrites. Tout le monde ſait, ſans ſe ſoucier, que l'un étoit un gros boucher de Paris, nommé Poiſſon, & l'autre mr. le Normand d'Etoiles, fermier-général, qui perdit ſon épouſe dans la marquiſe de POMPADOUR; que

ſous ce nom elle tenoit le timon de l'état pendant plus de vingt ans, & qu'elle mourut d'ennui, ſinon de remords, âgée de 44, en 1764.

Dans une de nos lettres, madame mentionne des mémoires qui ne devoient voir le jour que lorſqu'elle ne le verroit plus: mais, ſoit qu'elle n'ait pû les achever (& qui peut achever ſes propres mémoires?) ſoit qu'elle ne parlât de ces lettres, où elle ſe plaiſoit tant, & où le public doit tant ſe plaire, ſes meilleurs mémoires ſeront toujours ſes lettres. On y voit les traits naïfs de ſon cœur, & de ſon eſprit, les reſſorts mêmes de ſa conduite publique & particuliere; de ſorte qu'elles ne laiſſent point à douter qui en ſoit l'auteur, & qu'elles ne nous permettent plus de nous étonner de l'étendue permanente de ſon pouvoir. Au reſte, l'éditeur a racheté ce recueil d'entre les mains de l'exécuteur du ſécrétaire de madame

dame, lequel vient de mourir en Hollande, ſans oſer violer le ſecret qu'il avoit apparemment juré à ſa maîtreſſe.

Pluſieurs perſonnes illuſtres auxquelles les lettres ſe ſont addreſſées, ſont encore en état de produire leurs propres originaux; mais perſonne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui ſeul qui les avait authentiquées.

De tous les genres d'écrire l'épiſtolaire eſt le plus important comme le plus naturel; & de tous les récueils de lettres dont les dames françoiſes aient enrichi leur langue, il n'y a peut-être pas un qui faſſe éclater plus conſtamment que celui-ci une morale pure, un eſprit brillant, les ſentimens tendres & généreux, le ſtile aiſé & élégant.

Pour rendre ces lettres d'une utilité plus étendue, le propriétaire les a lui-

même traduites en anglois, dans la vue non ſeulement de complaire (s'il étoit poſſible) également aux deux nations rivales en eſprit comme dans le commerce; mais d'en augmenter l'amitié & l'eſtime mutuelle, en facilitant par les moyens les plus efficaces la connoiſſance réciproque de leurs langues.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX. 1753.

Vos lettres, monſieur le duc, me font toujours plaiſir, comme vous ſavez: j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choiſies & envoyées, parcequ'elles viennent de vous: elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les anglois ne ſavent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains ſincerement d'être obligé de vivre dans le pays

du *rosbif* & de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires ; il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crimme & le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant le juifs, étonne toute l'Europe : le vieux maréchal dit que la religion, les loix, & les mœurs des israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens & bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, & à qui il ne faut accorder des privileges qu'avec discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les juifs aient employé dans cette occasion. La France sait depuis longtems, que ce pré-

cieux

cieux métal eſt tout-puiſſant en Angleterre; & que tout y eſt à vendre, la paix, la guerre, la juſtice & la vertu. Vous êtes content de la politeſſe des miniſtres du roi George: mais nous ne le ſommes pas de leur politique: ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négotiations; c'eſt qu'ils veulent toujours tromper. Prenez ſoin de ne pas l'être, & penſez toujours à votre patrie & à vos amis.

LET-

LETTRE II.

Au même. 1753.

MALGRE' toutes vos eſpérances & vos promeſſes, & les menſonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais ſans nous alarmer: tous les cœurs des Indiens en Amérique ſont pour nous; nous avons des vaiſſeaux, une bonne armée & de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ſes plaiſirs que de politique, a pourtant préſenté un grand mémoire, où il ſe plaint que c'eſt à l'inſtigation des François, que les ſauvages d'Amérique attaquent ſa nation. Il eſt triſte que ce peuple ſage ne puiſſe ſe faire aimer, & il eſt honteux de s'en plaindre. Ce mémoire ne méritoit pas de

répon-

réponſe ſérieuſe, & il n'en a pas eu. Monſieur l'ambaſſadeur s'eſt encore plaint, que la France conſtruiſoit des vaiſſeaux: cette plainte ne méritoit pas non plus de réponſe ſérieuſe, & elle n'en a pas eu. Le roi compte ſur votre zèle, vos lumieres, & votre vigilance dans ce tems critique: voyez tout, obſervez tout, examinez tout. Les anglais ne ſont pas fins: je ne crois pas qu'ils puiſſent vous ſurprendre. Je vous prie de faire mes civilités à la ducheſſe *: c'eſt une femme que j'aime pour ſon eſprit & la bonté de ſon cœur: ces caracteres ſont rares dans ſon pays, mais ils n'en ſont que plus eſtimables. Adieu, monſieur le duc, ayez ſoin de votre ſanté pour le ſervice du roi, & la ſatisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt: j'en ſerois bien-aiſe, & j'en ſerois fachée, car je n'aime pas la guerre: elle ne fait jamais que très-peu de bien, & toujours beaucoup de mal.

Je ſuis, &c.

* *de Queensberry.*

LETTRE III.

A madame la maréchale d'ETRE'ES. 1754.

JE m'apperçois de plus en plus que la condition des rois & des grands eſt bien triſte, & je m'imagine qu'un palfrenier eſt un peu plus heureux que ſon maître. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire, & les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtiſe d'envier! Pour moi, je vous avouerai, que je n'ai pas eu ſix momens agréables depuis que je ſui ici : tout le monde tâche de me plaire, & preſque tout le monde me déplait : les plus brillantes converſations me donnent la migraîne; je bâille au milieu des fêtes, & j'éprouve ſans ceſſe, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut

avaler

avaler le calice, tout dégoutant qu'il ſoit, puiſque je l'ai voulu. Le roi ſe porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres; & les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les miniſtres ſe donnent la torture pour les accorder; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne ſaurais pourtant m'imaginer, que leur billets de confeſſion ſoient bien néceſſaires, ni que Dieu chaſſe de ſa préſence un honnête homme qui meurt ſans leurs paſſe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils ſont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais ſujets du roi, & mauvais ſerviteurs de Dieu. Mais leur crédit eſt malheureuſement ſi grand par la ſainteté de leur caractère, & le beau prétexte de la religion, qu'on ſe voit obligé de les ménager. Le roi ſent bien que le parlement ſoutient les droits de ſa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant: cependant il ſe trouve pour ainſi dire, forcé de punir ſes amis, & de careſſer ſes

enne-

ennemis: voilà la condition de ces dieux de la terre, qu'on adore, & qu'on mépriſe en même tems. Ces querelles ne vous affectent pas, ma chere amie, parceque vous êtes éloignée de la ſcene: mais moi, elles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois. Prions Dieu, qu'il inſpire à ſes miniſtres l'eſprit de paix & de charité. Avez-vous vû notre comte * ? Je l'ai chargé d'une petite affaire: il eſt excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance: je connois ſes talens, & il en faut faire uſage: parlez-lui; je vous embraſſe tendrement.

* Le comte de Valbelle.

LETTRE IV.

A mr. BERRIER *.

NE parlons point de remercîmens, monſieur; ſi j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoignez votre reconnoiſſance au roi, en feſant mieux que vos prédéceſſeurs: c'eſt le plus beau compliment, & le ſeul que j'attends de vous. Il faut ſurtout à préſent une grande intégrité, & de grands talens pour un emploi de cette importance: c'eſt cette raiſon qui vous a fait choiſir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il eſt impoſſible que la France ait une bonne marine, ou

* D'abord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, & enfin ſecrétaire des affaires étrangeres.

ou qu'elle la conſerve longtems. Ils diſent encore, que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement; que pour le moins l'autorité royale en ſouffriroit; qu'une grande marine, & le grand commerce, qui en eſt la ſuite, ſuppoſent la liberté des ſujets, comme dans une monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire: je ne ſerois pas bien aiſe que le roi deſcendit de ſon trône, & que de maître abſolu, il devint le premier ſerviteur de l'état. Croyez-vous, monſieur, que les françois ſoient faits pour la liberté, ou que ces beaux raiſonnemens ſoient raiſonnables? Il me paroit, que c'eſt une mauvaiſe excuſe pour les miniſtres précédens, & elle n'en ſauroit être une bonne pour leurs ſucceſſeurs. Travaillez donc, monſieur, avec zele, & faites reſpecter le nom françois dans les deux mers. Votre département eſt le plus important, comme le plus difficile:

qui

qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ſerez étonné qu'une femme vous parle de tout cela; mais ma ſituation eſt ſinguliere en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raiſon & donner de bons conſeils: votre élévation en eſt un nouvel exemple. Au nom de Dieu & de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monſieur, je vous ſouhaite autant de bons ſuccès, que vos ennemis & les miens vous en ſouhaitent de mauvais.

Je ſuis, &c.

LETTRE V.

A Mr. DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique*: on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion & à l'autorité du roi. Si cela eſt, il faut brûler le livre: ſi cela n'eſt pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureuſement ce ſont les eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas avoir tort. Je ne ſais que penſer ſur tout cela, mais je ſais quel parti prendre; c'eſt de ne m'en mêler en aucune maniere: les prêtres ſont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous; on eſtime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous ſont ſi glorieux, je vous crois preſque innocent; & je me ferai un plaiſir de vous

obliger en toute autre choſe. La proſcription de l'*Encyclopédie* eſt un point réſolu ſur la dépoſition des dévots, qui ne ſont pas toûjours juſtes & vrais. Si le livre n'eſt pas tel qu'ils le diſent, je ne puis que vous plaindre, & déteſter l'hypocriſie & le faux zele, en attendant que vous m'offriez une autre occaſion de vous être utile. &c.

LETTRE VI.

A la marquiſe de BRE'TEUIL. *Mars* 1754.

JE vous dois une réponſe, & je vous la fais avec beaucoup de plaiſir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire ſi courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuſent à me repréſenter comme une femme hautaine, intéreſſée, incapable de ſentir & d'aimer le mérite. Vous ſavez ce qui en eſt: mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parcequ'ils ſont injuſtes, & peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas; car en pareil cas, la vérité irrite plus que le menſonge. Je ne ſuis pas hautaine, car je vis familierement avec les perſonnes que j'eſtime: pour les autres, je ne me ſoucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne ſuis pas intéreſ-

ſée, puiſque je dépenſe tant d'argent pour obliger ſouvent mes ennemis, & plus ſouvent des ingrats. Je ne ſuis pas incapable d'aimer le mérite, puiſque je vous aime tendrement, & que je ſaiſis avec empreſſement toutes les occaſions qui ſe préſentent de vous en convaincre. Je ſuis bien heureuſe d'en avoir encore trouvé une nouvelle: mais ſavez-vous, madame, que je ſuis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine? Eſt-ce que je ne penſe pas toujours à vous? Je devrois vous punir, & vous cacher ce qui eſt arrivé: mais mon cœur, que je conſulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'euſſe reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle eſt la perſonne qui vous a propoſée, & qui a réuſſi: ſachez ſeulement que c'eſt une perſonne qui eſt toute à vous, & qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois

qu'il eſt bon, que vous veniez promptement remercier le roi, & m'embraſſer.

Vous verrez ici un grand homme ſec *, noir comme un démon, haïſſant comme Charles XII. les femmes & les plaiſirs, mais aimant comme lui à fureur la guerre & la gloire. Il nous a fait beaucoup de mal dans la derniere guerre, & il eſt venu offrir ſes ſervices pour en faire autant aux anglois à la premiere occaſion, qui ne viendra peut-être que trop tôt. Je finis ici ma lettre pour aller ſouper, & puis m'ennuyer. Adieu, ma belle marquiſe: aimez tout le monde, & moi plus que tous les autres.

* Mr. Courtin, fameux partiſan.

LETTRE VII.

A la Comteſſe de BRANCAS.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit évêque: eſt-il donc bien vrai qu'il s'amuſoit dans ſon carroſſe à mettre des mouches ſur le viſage de la belle ducheſſe? Je ne crois pas que ce ſoit la une fonction épiſcopale; mais elle eſt agréable, & il ſeroit à ſouhaiter que les prêtres ne fiſſent jamais plus grand mal. Mais laiſſons-la *ce révérend pere en Dieu*, & parlons de nous, ma chere amie; m'aimez-vous encore davantage que la ſemaine derniere? Pour moi, je ſens que je vous aime tous les jours de plus en plus, & que votre affection m'eſt néceſſaire: je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui pré-

tendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoiſſances, beaucoup de très-humbles ſerviteurs & de très-humbles ſervantes, que je vois ſans plaiſir, & que je quitte ſans regret. Il me faut un bon cœur, un eſprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi eſt allé à la chaſſe par le plus furieux tems du monde; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ſes petits ſeigneurs qui ſont faits de papier mâché, c'eſt tout autre choſe; mais il faut ſuivre le maître, & paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque choſe, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille & j'écris. Ne trouvez-vous pas que je ſuis bien heureuſe? On a repréſenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire: il eſt étonnant que ce vieillard faſſe encore des enfans ſi beaux & ſi vigoureux. C'eſt un homme unique que ce Voltaire; il n'y a perſonne qui ſache mieux faire rire & faire pleurer.

Je

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille; je veux la baiſer & la marier, ſi vous le voulez bien: je l'aime beaucoup, parceque j'aime beaucoup tout ce qui vous appartient & qui vous reſſemble. Mais j'entens du bruit: voici les importuns qui viennent me chercher pour un petit ſouper, & qui m'obligent d'interrompre ma lettre & mon plaiſir. Je la reprendrai demain.

En ſortant du lit, je commence par vous ſouhaiter le bon jour. J'avois prévû que je m'ennuierois hier, & j'ai déviné juſte. Ah! que les bienſéances du monde ſont une choſe bien imaginée! La compagnie ne me plaiſoit pas: c'étoient des gens fort civils, très-fades, & dont les flatteries feſoient mal au cœur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, & vouloient me perſuader en dépit de moi-même que j'avois envie de briller avec eux. Croyez-moi, ma chere, tous les flatteurs ſont des ſots qui s'imaginent que les autres leur reſſemblent. Il

y avoit auſſi de belles femmes, mais ridicules, qui ſembloient dire aux hommes, *voil mon viſage, admiréz-le.* Quel tourment ma chere comteſſe, que ces petits ſoupers qu'on trouve ſi agréables & ſi délicieux! Je ſuis preſque convaincue qu'il n'y a perſonne qui n'ait envie de bâiller, lorſque tout le monde ſe récrie qu'il a bien du plaiſir. Pour moi, je n'y en ai point: mais en récompenſe, je ne manque jamais d'y attraper beaucoup d'ennui & une bonne migraine. Voilà la vie agréable que je mene, & que je ſouhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues & de baſſeſſes particulieres. J'écoute encore ceux qui me les racontent; mais je les mépriſe, & ils ne me plaiſent plus comme autrefois, ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir? Je m'imagine que ma lettre eſt aſſez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je

m'en

m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une choſe que vous approuverez : ce ſont les marques d'amitié que je vous donne : tout cela eſt bon & vrai. Quant au reſte, je vous conſeillerois de ne pas le lire, ſi vous ne l'aviez déjà lû.

Je ſuis, &c.

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, monſieur l'ambaſſadeu un charmant correſpondant pour u femme : mais on a peur que vous ne ſoy pas aſſez vigilant pour obſerver les déma ches des anglois. Il paroît évident qu'ils o quelque grand deſſein en vue : ils font grands armemens dans tous leurs ports, i font paſſer en Amérique des troupes & d munitions de toute eſpèce. Cependant trouve extraordinaire que vous repétiez ſa ceſſe dans toutes vos dépêches que le r d'Angleterre eſt toujours notre ami, qu'il n'a aucune mauvaiſe intention cont nous. Vous ſavez mieux que moi que to le ſecret de la politique conſiſte à mentir propos, & que les rois peuvent men

comm

comme les autres. Il ſeroit honteux que dans ces matieres, un françois fût la dupe des anglois, & j'ai bien peur que vous ne le ſoyez, à moins que vous ne vous teniez bien ſur vos gardes pour votre propre réputation, & pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain général Braddock qui a commencé les hoſtilités en Amérique; il eſt impoſſible qu'il ait oſé agir ſans ordre; & s'il en a reçu, vous voyez que vos bons amis d'Angleterre ſont des fourbes & ſe moquent de vous. Les affaires ne peuvent reſter où elles en ſont: nous ſaurons bientôt à quoi nous en tenir: mais en attendant, je crains que vous ne reveniez bruſquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui ſoient ſur la terre. Si cela arrivoit, j'en ſerois très-affligée & pour vous & pour moi; car vous ſavez avec quel zèle j'ai toujours été & ſerai toujours diſpoſée à vous ſervir. Je vous ſalue de tout mon cœur; ayez ſoin de votre gloire & de nos intérêts.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE IX.

Au même. 1755.

VOUS nous avez enfin trompés, monsieur le duc, parceque vous avez été trompé le premier; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment eſt-il poſſible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre auſſi injuſte & digne du ſiécle d'Attila, ſans que vous en ayez eu le moindre ſoupçon? Voilà donc deux vaiſſeaux de guerre & plus de trois-cens vaiſſeaux marchands ſaiſis au milieu de la paix, & ſans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore la juſtice & l'humanité des anglois. Le roi a été ſurpris, & toute la nation eſt indignée: jamais perſonne ne les auroit crû capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos miniſtres ſentent

ſentent bien que toutes leurs repréſentations à la cour de Londres ſeront inutiles: les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'eſt une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi, & pour ſuivre les formes de la juſtice même avec les injuſtes. L'Europe verra alors avec étonnement ſa modération & le crime de ſes ennemis. . .

. . . . . .

§*§**§**

LETTRE X.

Au même. *Juin*, 1755.

JE penſe, comme vous, monſieur l'ambaſſadeur, que vous ne pouvez plus reſter décemment à Londres; & on eſpere vous voir bientôt ici. Je ne ſais pas quel ſera l'évenement de cette guerre; mais ſi la fortune ſe met du parti de la juſtice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine eſt, dit-on, ſur un aſſez bon pied, & capable

de faire tête aux anglois: Dieu le veuille! Cependant, malgré les promeſſes & la confiance de nos miniſtres, le roi n'eſt pas ſans inquiétude, ni la nation non plus. C'eſt une guerre de mer que nous allons avoir, & la mer ne ſemble pas l'élément des françois: on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas: quoi qu'il en ſoit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liſte exacte de la marine angloiſe, du nombre de leurs vaiſſeaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre & de mer; informez-vous avec adreſſe de leurs deſſeins, de leurs négotiations avec les princes du continent, de leurs reſſources & de leurs projets, &c. Tout le monde ſe flatte que nous aurons la ſupériorité ſur terre, & il y a beaucoup d'apparence, de ſorte que quelques pertes que nous faſſions ſur mer, le continent nous dédommagera; & le pis-aller ſera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puiſſances, après s'être épuiſées d'hommes

& d'argent, ſe ſont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties; car le tems de faire des conquêtes eſt paſſé. On croit que le roi George s'eſt trouvé forcé de faire cette démarche violente ſi contraire à ſa gloire: les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent & leurs clameurs, menent leur roi par le nez, & l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monſieur le duc, qu'il y a des inconvéniens partout: dans les monarchies abſolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant & en ſervant notre roi & nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XI.

*A la ducheſſe d'*AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de mr. de Monteſquieu: c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagíne que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. Caſtel ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je penſe que les honnêtes gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés & ſans fanatiſme. Le roi eſtimoit cet illuſtre mort, & il a été touché de ſa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* & autres, feſoient mes délices. Quant à ſon *eſpirt des loix*, je n'avois ni le tems,

tems, ni peut-être la capacité de le lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laiſſé quelques papiers intéreſſans: je ne doute pas que vous n'en faſſiez part au public, lorſque le tems aura apporté quelque ſoulagement à votre douleur. La maniere dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage d'être de ce nombre, & c'eſt un des biens que j'eſtime le plus. Si je puis vous être utile à quelque choſe dans cette occaſion, ne me refuſez pas, madame, le plaiſir de vous obliger. &c.

LETTRE XII.

A la ducheſſe de CHAROST *. 1755.

VOUS me demandez, madame, ce que nous feſons à Verſailles: nous parlons politique, nous battons les anglois; nous penſons auſſi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, & que j'en ai malheureuſement la tête pleine, je m'en vais cauſer amicalement avec vous un quart d'heure, après quoi, ma belle ducheſſe, vous irez à la comédie, ſi vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous dirai donc que le roi eſt pacifique: il n'a jamais oublié les leçons que ſon biſaïeul lui donna à ce ſujet, lorſqu'il étoit encore enfant. Cependant il ſe voit aujourd'hui forcé de tirer l'épée pour venger ſon honneur & celui de ſa couronne. Si on liſoit dans quelque hiſtoire ces paroles:

„ Le

* Dame d'honneur de la reine.

„ Le roi de ce peuple ſaiſit & confiſqua à „ ſon profit trois-cens vaiſſeaux d'une na- „ tion voiſine qui trafiquoit en mer ſous la „ protection des traités, & tous les hom- „ mes qui s'y trouvoient furent chargés de „ fers, & jettés dans des culs de baſſe-foſſe: " on demanderoit auſſitôt ſi cela ne s'eſt pas paſſé parmi les cannibales. C'eſt pourtant le roi humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les ſauvages d'Angleterre ont une juſtice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la juſtice générale. On diroit néanmoins que ces hommes ſi hardis ſont embarraſſés dès le premier pas: ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, & défendre le pays d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre, mr. de Maurepas diſoit une fois pour plaiſanter, que c'étoit ſans doute par amitié pour les françois que les anglois avoient mis l'illuſtre maiſon d'Hanovre ſur le trône, & pris pour leur roi le dernier des neuf grands

vaſſaux du ſaint empire romain. Auparavant, ils pouvoient preſque dire qu'ils n'avoient que la chute du ciel à craindre. Ma à préſent, il faut qu'ils viennent ſe battre ſi terre pour défendre les déſerts de ce miſ rable électorat: il faut qu'ils s'épuiſent p les guerres & les alliances du continent, ju qu'à ce qu'à la fin ils ſuccomberont ſous poids de leurs dettes & de leurs pertes. I roi eſt réſolu de donner aux anglois l'exer ple de la juſtice & de la moderation. leur demandera la reſtitution de nos va ſeaux, & ſur leur refus on fera uſage de *dérniere raiſon des rois.* On croit que hollandois accepteront la neutralité qu' leur offrira: leurs traités avec nos ennem ne les obligent qu'en cas d'invaſion, & no ne penſons pas du tout à envahir leur îl il y a aſſez d'endroits où nous pourrons joindre.

Adieu, ma chere ducheſſe, je ſuis bout de ma politique; ces affaires ne c vienn

viennent pas trop à une belle femme: mais pour moi, qui ai preſque paſſé le tems de plaire, toute occupation m'eſt bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, & qu'elle me donne occaſion d'obliger ceux que j'aime.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Au marquis d'ALBRET *. 1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle; cette converſion du prince de Heſſe eſt un miracle de la grace & de la politique: ainſi Dieu, dans ſa ſageſſe profonde, ſe ſert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges ſurnaturels. Ce bon prince ne pouvoit pas ſe faire catholique

* *Ambaſſadeur à Vienne.*

plus à propos pour nous & pour lui. Les anglois en murmureront, & nous benirons le ciel. Mais on dit que le vieux duc, qui eſt fort dévot dans ſa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de ſon fils avec plaiſir, & on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne ſera-t-il pas maître après la mort de ſon pere, & pourra-t-on le forcer de vendre ſes ſoldats & ſa conſcience aux ennemis de ſa nouvelle religion? Les anglois & le *renard du nord* ferond ſans doute grand bruit, & ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion proteſtante, quoique, pour le dire en paſſant, la religion ne les touche gueres: mais il faudra les laiſſer crier, & profiter de toutes les graces de la providence.

Je penſe toujours à vous, mr. le marquis: je vous prie d'être perſuadé que je ne laiſſerai échapper aucune occaſion de vous obliger, parceque vous ſervez bien le roi & vos amis. &c.

* * *

LET-

LETTRE XIV.

Au comte d' AFRI. 1755.

ON ſe doutoit déja ici de cette négociation des anglois en Ruſſie, & nos miniſtres n'en paroiſſent pas fort alarmés. Qu'eſt-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? D'ailleurs, nous avons ici d'autres vues, & il y a à parier que la czarine rompra, avant qu'il ſoit ſix mois, ſon traité avec le roi George. Nous ne ſommes plus dans le tems des alliances durables, & les intérêts des princes de l'Europe changent à préſent preſque toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le prince de Heſſe, puiſqu'il faut qu'il vende ſes troupes, les vendra aux honnêtes gens; qui pourroit l'en empêcher? On eſt toujours fort content de

vous,

vous, & des dispositions des hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent, & se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, & cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *histoire de madame la marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande: je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parce-qu'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises & d'injures grossieres. Le anglois sont incapables d'écrire: ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi & pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des anglois & des laquais qui puissent la lire ou la croire: mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des anglois & à des

à des laquais. Voyez, mr. l'ambaſſadeur, ce qu'il y a à faire, & ce qu'on peut faire. Il faut toujours vous remercier de vos lettres & de votre correſpondance : rien ne peut m'être plus agréable, & plus utile dans la poſition où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'eſtime pour vous : vous l'avez ſervi avec zele & avec ſuccès dans une conjoncture fort critique ; ſoyez ſûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambaſſadeur d'Hollande parle très-bien de vous, & dit que vous avez dans ſon pays la réputation d'un très-honnête homme, & d'un grand miniſtre : cela eſt fort heureux pour les affaires du roi, & donne beaucoup de ſatisfaction à tous ceux, qui comme moi vous veulent du bien, & ne négligent aucune occaſion de vous en donner des preuves.

Je ſuis, &c.

LETTRE XV.

A Madame DU BOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaiſir & reconnoiſſance le beau poëme q vous m'avez envoyé. Si la découverte Chriſtophe Colomb n'avoit déjà éterniſé mémoire, vos vers le rendroient immort Vous le rendez amoureux, comme Enée fut de ſa Didon: cela eſt galant & nature l'amour eſt la paſſion des grands homme & leur fait mériter la gloire, pourvû qu ne leur tourne pas la tête. Je crois que j mais Colomb n'a été ſi bien chanté, ni p une plus belle bouche: vous en faites d'a leurs un excellent chrétien: ainſi il ne l manque aucun mérite. Je ne ſais ce q dira notre bon ami Voltaire: il a écrit qu que part que les femmes ſont capables faire tout ce que font les hommes, & q la ſeule différence qui ſoit entre les de

ſex

ſexes eſt que le nôtre eſt plus aimable. Je ſuis tenté de croire qu'il a raiſon, ſurtout après avoir lû votre *Colombiade ;* & je m'imagine qu'il en eſt un peu jaloux, car j'y ai remarqué plus de mille vers qu'il voudroit ſans doute avoir faits. Je vous prie, madame, de me fournir une occaſion de vous obliger.

Je ſuis, &c.

§ * * § * * § * * § * * § * * §

LETTRE XVI.

A Mr. ROUILLE'. * 1756.

VOUS ſavez, monſieur quelle eſt la réſolution du roi; il faut ſans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche eſt un peu humiliante & inutile: les anglois n'ont pas ſaiſi nos vaiſſeaux pour les rendre. Il eſt vrai que les particuliers ont quelque fois des remords de conſcience ; mais les rois

* *Miniſtre de la marine.*

roi n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox: on dit que ce mot signifie *renard* en françois: je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, & nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples & des princes qui connoissent les loix du droit public & de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, & digne du roi que vous servez. Mr. d'Afri me mande que l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, & il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire; & il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers, parcequ'il a la justice & la raison de son côté. Les *bons comperes* d'Henri IV. sont trop sages pour s'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la di-

ni

niere leur a coûté assez cher, & l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager: assurez-les dans toutes vos dépêches & vos instructions de l'estime & de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, & cependant elles produisent toujours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur & son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse & sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense & je dis toujours du bien de vous.

LETTRE XVII.

Au maréchal duc de BELLISLE.

Mars, 1756.

VOUS voyez, mr. le maréchal, que les badauds de Paris dans leur babil oiſif, peuvent quelquefois donner de bonnes idées & de bons conſeils. Vous approuvez l'expedition de Minorque, & en effet il ſera fort plaiſant d'aller dans un endroit, où les anglois ne nous attendent pas, au lieu d'aller à Londres où ils ont ſi peur de nous voir. Je ne connois par les miniſtres du roi George; mais il paroît que ces gens-là ont perdu la tête, & ſont ſupérieurement ridicules. Ils ne ſavent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire; & au lieu de ſe préparer à attaquer, puiſqu'ils ſont les premiers agreſſeurs, ils ne ſongent qu'à défendre leur pays contre une invaſion qu'ils craignent, & qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue

guerre malheureuſe. Tout le monde convient que mr. de la Galiſſoniere eſt l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, & d'ailleurs il n'y a pas grand péril: grace à la profonde ſageſſe du miniſtere anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé mr. de Richelieu pour le ſiege de Port-Mahon: cet homme ſe croit propre à tout, ſe préſente à tout, & obtient tout: il eſt intrigant, hardi, & parle bien; on l'aime, & on l'emploie, Dieu veuille qu'il réuſſiſſe, quoiqu'il y ait bien des gens qui en ſeroient ſurpris & fâchés! Vous avez bien raiſon de dire que la ſituation de ce pauvre prince de Heſſe eſt fâcheuſe. Les anglois, par leurs intrigues & le fanatiſme de ſes propres ſujets, l'ont donc forcé à leur vendre ſes troupes. Avec ce ſecours & leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui ſera, dit-on, commandée par le duc de Cumberland. C'eſt un mauvais général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'écoſſois: j'eſperre qu'il ne ſera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a

été en Flandre pendant la derniere guerre. On assure que notre bon ami le roi de P.... * est sur le point d'accepter l'argent que les anglois lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, mr. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particuliere entre la France & l'Angleterre, & cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice & la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique, puisque par la bizarrerie de mon sort je suis obligée d'y prendre part, & d'en savoir quelque chose. Le Roi a beaucoup de confiance dans vos lumieres, & la nation vous révere : dirigez-nous dans ces tems critiques, & remplissez nos espérances. &c.

---

* Prusse.

LETTRE XVIII.

*A la maréchale d'*ETRE'ES.

Mars, 1756.

CROYEZ-MOI, ma reſpectable amie, que ce n'eſt pas ma faute ſi mr. le maréchal n'a pas le commendement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent preſque toujours ſur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le duc de Richelieu a tout promis, & on a tout crû. Cependant c'eſt une petite affaire de deux mois tout au plus. On employera mr. le maréchal dans une autre occaſion encore plus importante. Il eſt deſtiné à commander bientôt une armée en Allemagne, & il aura affaire à une ancienne connoiſſance le duc Cumberland: je m'imagine qu'il ne le craint

gueres. Le comte de Saxe disoit que ce duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en* 1745, *ou de manger ses bottes;* il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, & nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle & si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie est un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois & je partage la douleur que sa perte a dû vous causer : que ne puis-je vous consoler ! On espere vous voir bientôt à Versailles : & pour moi je le desire plus que personne, pour vos propres intérêts & ma satisfaction particuliere. Je vous salue, madame, avec tendresse; croyez que je ne pense qu'à vous servir & à vous aimer. &c.

LETTRE XIX.

Au duc de BOUFLERS. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle & importante lettre de votre part, & puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les anglais viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne sais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles: mais je sais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France; mais je la recommanderai à la justice du ciel & aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu *étoit toujours pour les plus gros éscadrons:* c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prieres des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, & de mettre

à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qui doit être contre nous, à ce qu'on assûre. Je plains sincerement le pauvre prince de Hesse ; sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négotiation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, & par conséquent fort naturelle. Il semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, & vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, & nous procurer des amis. &c.

* * * * * * * * * *

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN *. 6. *May*, 1756.

J'Ai lû avec bien du plaisir votre lettre & vos beaux vers : je vous en remercierois, si je les méritois. Je savois bien que vous

* Commandant en Lorraine.

vous excelliez à écrire en proſe; mais j'ignorois juſqu'ici vos talens pour le langage des dieux & de la flatterie: vous êtes pourtant un charmant flatteur, on ne ſauroit ni vous croire, ni ſe fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi Staniſlas eſt vrai & touchant: c'eſt un grand homme, parce qu'il eſt bienfeſant & humain. Il porte ſur ſon viſage, comme ſa digne fille, le caractere de la vertu: les lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, & ſouhaitent inutilement que leurs maîtres lui reſſemblent. Toutes les fois que j'ai vû ce bon prince, j'ai été ſaiſie d'un ſentiment de vénération, qui eſt ſans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour madame la marquiſe de Bouflers, & je ſuis bien ſenſible à ſon ſouvenir: je vous prie, mr. le comte, de lui faire mes civilités & mes offres de ſervice.

On dit que le roi de Pologne a un nain qui eſt un prodige, & qui fait mille eſpiegleries

pleines d'eſprit, quioqu'on ne puiſſe lui fai comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudro bien le voir ; mais comme cela eſt impoſſibl il n'y faut pas penſer. Je vous prie de m'e dire quelque choſe la premiere fois. J'en braſſe de tout mon cœur madame la con teſſe & vos jolis enfans : comptez que je n vous oublierai jamais, lorſque je pourr vous être utile, &c.

LETTRE XXI.

Au marquis de la GALISSONIERE.

Mai, 175

JE vous ſuis bien obligée, monſieur marquis, de vos attentions pour mc & charmée de votre victoire ſur les angloi pour vous & pour nous. Les dieux de mer ne ſont pas accoutumés à des défait ſur leur propre élément : mais vous les accoutumerez. Venez, monſieur, jou

de la gloire & des récompenſes que vous méritez : perſonne ne vous verra avec plus de plaiſir que moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXII.

Au Comte de STAREMBERH. *Juin*, 1756.

MR. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'eſtime qui eſt due au miniſtre d'une grande reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité & vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réuſſir l'importante négotiation qui ſe traite à préſent, vous méritera la reconnoiſſance de votre patrie & celle de la France. Il y a plus de trois-cens ans que les auguſtes maiſons d'Autriche & de France ſont ennemies : le cardinal de Richelieu avoit aug-

menté

menté la breche; leurs intérêts les ont
fées, & leurs intérêts vont les réunir. Ja
Charles VI. qui haiſſoit tant la France, i
roit imaginé que ſa fille s'allieroit avec
mais ce nouveau ſyſteme, quoiqu'extra
naire, eſt juſte & naturel, parcequ'il eſ
ceſſaire, & ce prince l'auroit appro
Quant au ſuccès de nos armes, il eſt entr
mains de la providence: mais ſi le ciel pro
la juſtice & la bonne foi, il ſe déclarera
nous; & comme il faut s'aider ſoi-mé
nous ferons tous nos efforts pour ſervir
amis & confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

LE

LETTRE XXIII.

A la comteſſe de PRIENNE*. *Juillet*, 1756.

MA chere amie, nous ſommes tous dans la joie; il faut que vous la partagiez. L'entrepriſe ſur Minorque a d'abord paſſé pour téméraire: à préſent qu'elle a réuſſi, on la regarde comme un préſage de nouveaux ſuccès, & comme une choſe tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galiſſonniere a diſſipé la flotte angloiſe, & le Duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'aſſaut: ce ſont-là des évenemens heureux auxquels nous ne ſommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les anglois, & qui n'en ſont que plus agréables & plus importans. Nos ſoldats ont montré

* E'pouſe du comte de ce nom, de la maiſon *de Lorraine*, & grand écuyer de France.

montré une intrépidité & une paſſion pour l
gloire qui étonnent. Le Maréchal de Richl
lieu voyant que la débauche & la crapule li
tuoient beaucoup de monde, & féſoient beau
coup de dégât dant l'armée, fit dire à l'ordi
que quiconque s'énivreroit à l'avenir ſero
privé de l'honneur de monter à la tranché
c'eſt à dire, de l'honneur de ſe faire caſſer
tête. Cette menace a fait une telle impreſſio
ſur ces braves gens, que depuis ce tems-là c
n'a pas vû un homme ivre. *Où le point d'hon
neur va-t-il ſe nicher?* auroit dit Moliere. I
ville de Paris va faire de grandes réjouiſſa
ces; & pour moi, je ferai de mon mieux. C
m'a apporté une fort jolie chanſon de Collet ſi
cette conquête; je lui ai donné cinquan
louis, & le roi une penſion de 400 francs :
faut que tout le monde ſoit heureux, & mêm
les poëtes, dans la joie publique. Dites,
vous voulez, au grand homme qu'il peut v
nir me voir cette ſemaine, pourvu qu'il ſo
agréable, & qu'il me faſſe rire. Adieu, m
chere amie, je baiſe vos belles mains, & v
tre petite fille.

Je ſuis, &c. LE

LETTRE XXIV.

Au Duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous ſont venues de Saxe ont affligé le roi, & je n'ai pû les entendre ſans verſer des larmes: vous me mandez que la cour de Vienne eſt indignée: je le crois bien. Madame la dauphine eſt incoſolable. Eſt-ce donc ainſi que des princes chrétiens & civiliſés ſe font la guerre? Ce roi de Pruſſe, que notre Voltaire a appellé, je ne ſais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une maniere ſi humaine, & fait des actions ſi cruelles, a donc forcé les archives de Dreſde malgré la reine qui en défendoit l'entrée elle-même, & a entraîné cette princeſſe à la chapelle, où il féſoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit! Eſt-ce dans ce ſiecle poli-

politeſſe & de philoſophie qu'un roi, (
fait paſſer pour un grand homme, a p
re un affront ſi inſultant & ſi inutile
femme, à une reine, qui n'avoit qu
larmes & ſa douleur pour toute déf
Nous craignons tous ici pour ſa ſant
grand cœur d'une princeſſe de la m
d'Autriche doit beaucoup ſouffrir au n
de ces indignités & de ces humiliat
nous déplorons ſincerement le ſort de
illuſtre maiſon; mais j'eſpere que no
mes ne ſeront pas ſtériles, & qu'elles
duiront une illuſtre vengeance; vous
vez en aſſurer tous nos amis.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXV.

*Au Comte d'*AFRI 1756.

VOUS êtes un ambaſſadeur bien heureux, puiſque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je ſuis charmée de vos hollandois; ils ont donc refuſé nettement les ſix mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti eſt fort ſage, & nous met à notre aiſe. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réuſſi avec autant de facilité, ſi le vieux Stathouder avoit encore vécu. Il étoit anglois par le cœur; il avoit une femme angloiſe; & le grand pouvoir que la derniere révolution lui avoit donné, auroit été à craindre, Mais il eſt mort, ſon fils eſt enfant, & les hollandois entendent

leurs intérêts: j'en ſuis bien aiſe pour eux & pour nous.

Je ne connois pas ce gros prince * allemand, qui parle ſi familierement de moi, & me connoît ſi bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaiſons avec la nation germanique, & encore moins avec des petits-maitres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, & ſe vanter de ma connoiſſance, il faut le laiſſer faire: vous voyez que tous les étourdis ne ſont pas en France.

Les ſuiſſes ont reçu ordre de ſe tenir prêts à marcher en Allemagne, & ils en murmurent. Il eſt étonnant qu'ils faſſent toujours les mêmes chicanes, lorſqu'il s'agit de paſſer le Rhin. Le dernier roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en ſouviennent plus: d'ailleurs s'ils ſervent bien, on les paye bien: le dernier maréchal de Noailles diſoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au ſervice de France qu'ils n'avoient perdu de goutes de ſang.

* Mr. de Reiſchach, miniſtre de l'empereur en Hollande.

ſang. Vous, qui êtes ſuiſſe, mr. le comte, vous n'en croirez rien: mais pourtant exhortes vos compatriotes à devenir raiſonnables; vous aurez ſans doute autant de pouvoir ſur leur eſprit, que vous en avez ſur ceux des hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés ſont excellens, ſurtout le Paul Veroneſe: le roi les a admirés le premier, comme de juſte; & les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres ſe trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de ſoie par des marchands ſans goût? Je vous remercie de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le roi vous le permettroit volontiers: mais il ne croit pas que ce petit voyage ſoit convenable dans la circonſtance pour le bien de ſes affaires: attendez encore un peu, & ſoyez ſûr que je ne laiſſerai pas échapper la premiere occaſion qui ſe préſentera de vous faire plaiſir.

On ſe propoſe de contracter avec les hollandois pour quelques munitions de guerre: l'embarras ne ſera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence & de ſecret. Je crois ſans peine que la nation hollandoiſe eſt charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, & qui a été acceptée. Un état qui a plus d'eſtime pour l'argent que pour la gloire, a de quoi ſe ſatisfaire tandis que ſes voiſins s'égorgent & ſe ruinent. Les hollandois partagent les ſuccès des vainqueurs ſans partager les riſques & les pertes des vaincus. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Mr. de Reiſchach, qui m'écrit? Je ne ſais pas pourquoi ce mr. de Reiſchach penſe à moi: cependant je lui répondrai avec politeſſe, parceque ſon prince eſt de nos amis.

Comment paſſez-vous votre tems parmi ces bons hollandois? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, ſe réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie eſt fort ennuyeuſe dans ce pays.

pays-là; & j'en ſuis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaiſir, ce qui eſt très-rare & très-louable. Je vous ſalue cordialement, mr. l'ambaſſadeur, & je vous recommande toujours les affaires du roi.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVI.

A la comteſſe de BASCHI. *Janvier*, 1757.

MA chere amie, je vous prie de partir à l'inſtant pour venir me voir: mon eſprit eſt dans la plus horrible ſituation; je ſuis ſurpriſe, confuſe, déſeſpérée: donnez-moi, s'il ſe peut, des conſolations & des conſeils. Un monſtre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir & le plus atroce, contre le plus aimable des hommes & le meilleur des

rois. Ce bon prince, qui devroit être adoré de tout le monde, a été frappé par un ſcélérat, comme il montoit dans ſon carroſſe pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrable attentat, je cours à l'apartement du roi qu'on avoit tranſporté dans ſon lit; j'arrive toute eſſouflée, éperdue, & je me diſpoſe à entrer: mais on me repouſſe malgré mes cris & mes menaces, de ſorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le déſeſpoir dans le cœur. Je tremble que la bleſſure ne ſoit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, & je ſuis toute ſeule ici à pleurer. Hélas! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince: je donnerois ma vie pour ſauver la ſienne. Au nom de Dieu & de notre amité, courez, demandez, informez-vous de ſon état: prenez pitié de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXVII.

*A la maréchale d'*ETRE'ES. *Août*. 1757.

JE vous félicite ſincerement, madame la maréchale, ſur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous & mon eſtime pour lui redoublent la joie que je reſſens de ſa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, & il n'a pas mieux réuſſi contre ſon meilleur éleve. Mais au milieu de ma joie, je ſens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de ſon armée au moment même de ſon triomphe. Un homme, que je n'aime pas, plein d'ambition & de vanité, a perſuadé que la guerre alloit trop lentement, qu'on auroit pû la terminer dans une campagne, & qu'il étoit le hé-

ros à qui le ciel avoit réſervé cet exploit. C'eſt cet homme qui va ſuccéder au brave d'Etrées, au grand étonnement de toute la France & de nos ennemis. Il faudra donc que notre cher maréchal revienne, mais couvert de lauriers, & honoré de l'eſtime publique, ce qui eſt plus que ſuffiſant pour dédommager les grands hommes de la perte de la faveur. Cependant je ne puis m'empêcher de plaindre la France, qui, à ce que je crains, perdra beaucoup par ſa retraite. Outre ce motif, qui me rend ſi ſenſible à ſa diſgrace, ma tendreſſe pour vous eſt un nouveau ſujet de douleur, quand je penſe à celle que vous éprouvez. Conſolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne ſuis pas toute-puiſſante: je n'ai pas été conſultée dans cette affaire, ſans quoi vous concevez bien que les choſes auroient tourné autrement. Votre vertu & votre courage vous mettront au deſſus des injuſtices de la fortune: quant à moi, je ferai tout mon poſſible pour la changer, & ſerai toujours votre ſincere amie. &c.

LET.

LETTRE XXVIII.

Au maréchal de SOUBISE.

Novembre, 1757.

VOUS n'avez pas beſoin de vous juſtifier avec moi, mais auprès du roi & de la France, qui ſont ſurpris & irrités de cette malheureuſe affaire de Rosbach. Un général battu eſt toujours un mauvais général dans l'eſprit du public: les pariſiens ſurtout ſont furieux; ils ont commis mille inſolences à la porte de votre maiſon. Voilà quelles ſont les douceurs de ma ſituation, & ce que je gagne à ſervir mes amis. Cependant le roi vous eſtime toujours, & je crois que vous conſerverez votre faveur; mais vous perdrez votre commandement. On vous impute beaucoup de fautes. On dit que le roi de Pruſſe vous a tendu un pie-

ge, [& que vous y avez donné mal-adro
ment. Il ne m'appartient pas de juger
ces matieres; mais il me ſemble que je p
dire ſans erreur, qu'une bataille eſt un
où les perdans paſſent preſque toujours p
des ſots, & ſouvent peut-être injuſtem
J'eſpere, mr. le maréchal, que dans
autre occaſion vous montrerez ce que v
ſavez faire, & forcerez vos ennemis à v
admirer, & ceux de votre roi à vous cra
dre. En attendant, je ne puis m'empêc
de vous dire que la guerre ayant été h
reuſe juſqu'ici, il eſt bien triſte pour vou
pour la nation, que la fortune ait comme
par vous à nous tourner le dos, & que vous
yez le premier qui nous faſſe verſer des l
mes. Ne perdez cependant pas courag
vos amis vous ſeront fideles & utiles; compt
là-deſſus. J'ai voulu vous gronder un p
pour ſoulager ma douleur: j'ai peut-être to
& ceux qui vous blâment encore plus. V
nez, & prouvez devant toute la France, q
vous avez fait le devoir d'un bon généra

Rosbac

Rosbach, & que votre défaite eſt la faute de la fortune, & non pas la vôtre: ce ſera le premier plaiſir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuſe bataille. Je vous ſalue de tout mon cœur: conſolez-vous, eſpérez & portez-vous bien. Je ſuis bien fachée contre votre prince Hilbourghauſen: il paroît que cet homme a beaucoup de préſomption & très-peu de capacité; il a demandé le premier la bataille, & il s'eſt ſauvé le premier; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard, &c.

LETTRE XXIX.

A la Comteſſe de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à préſent; mais nous en attendons de jour en jour: Dieu veuille qu'elles ſoient bonnes! Je vous dirai ſeulement, que je vous aime toujours; mais

ce

ce n'eſt pas une nouvelle. On dit que Damien eſt mort comme un héros, & qu'il a ſouffert le plus affreux des ſupplices avec une conſtance extraordinaire: où le courage ſe trouve-t-il ? Ce ſcélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Gréve, il a mangé deux perdrix & bu une bouteille de vin, conſidérant tous les apprêts de ſon ſupplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes reſſources dans le cœur de l'homme, & qu'il peut beaucoup ſouffrir ſans trembler. On craignoit que ce miſérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le ſauver. Les gardes & la maiſon du Roi étoient ſous les armes: je ne ſais pas ſi tout cet appareil étoit bien néceſſaire, à moins que ce ne fût pour rendre ſon ſupplice plus éclatant, & imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baville eſt mort? Tout le monde le regrette, excepté ſa fem-

ſa femme, qui en pareil cas ne ſera certainement regretée de perſonne: mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même ſemblant de pleurer; elle eſt fort gaie, & paroît auſſi indifférente à la mort de cet honnête homme, que ſi elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, & qui me font rougir de mon ſexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de mr. de Reneé? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres: je m'en rapporterai à votre jugement & à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous ſommes actuellement fort ſolitaires: tout le monde eſt à l'armée; & en cela la guerre, ſi horrible d'ailleurs, eſt un bien, puiſqu'elle nous délivre d'une foule de ſinges bas & rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut ſouffrir: j'en excepte deux ou trois qui ne ſont pas des ſinges, & qu'on peut eſtimer comme des hommes de mérite.

mérite. Adieu, ma chere; venez voir votre amie, & l'embraſſer ſur les deux joues, &c.

§ * * * § * * * § * * * § * * * § * * * § * * * §

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES. 1758.

HElas! vous aviez raiſon, mr. le maréchal; il eſt malheureuſement arrivé au comte de Clermont, ce que tout le monde avoit prévu: on diſoit qu'il étoit brave & aimoit la gloire, comme tous les Bourbons; mais qu'il n'étoit pas bon général. On diſoit vrai, & l'évenement a juſtifié l'opinion publique. On rapporte que le roi de Pruſſe ſachant qu'il avoit été nommé pour commander notre armée, dit qu'il faloit que la France fût dans une grande diſette de généraux, puiſqu'on avoit choiſi un eccléſiaſtique. Le comte de Charolois, qui ſe connaît en hommes, & qui connoiſſoit ſon frere, lui dit à ſon dépar-

pour-

pour l'Allemagne: *Ah! mon frere, vous feriez mieux de dire votre bréviaire!* Le conſeil étoit fort bon: mais malheureuſement pour lui & pour nous, il n'a pas voulu le ſuivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ſes amis dans ſa tente, lorſqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit, quil traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendît le canon ronfler à ſes oreilles; & qu'il ne ſe leva de table avec ſes braves amis, que pour prendre la fuite. C'eſt ſans doute une plaiſanterie contre ce pauvre prince; & cela ne peut être vrai, parceque cela n'eſt pas vraiſemblable. Il eſt impoſſible qu'un prince du ſang ſoit aſſez lâche & aſſez bas pour ſe déshonorer ainſi lui-même & ſon pays de gaieté de cœur. Il faut vous l'avouer, mr. le maréchal, nous commençons à appréhender le ſuccès de la guerre: nous ſommes battus partout, & nos premieres victoires ne ſervent qu'à augmenter le ſentiment de nos diſgraces préſentes, de même qu'un homme riche qui tombe dans la miſere ſouffre doublement

blement quand il ſe rappelle qu'il a été h
reux. Le fléau de la guerre eſt ſurtout l
rible pour les vaincus ; les fonds n
manquent, les peuples ſe découragent,
ſont miſérables. La guerre fait plus de
en France en trois ans, que la paix ne
de bien en vingt. Cependant nous v
engagés, & quoique nous ayons très-m
vais jeu, il faut finir la partie. Le m
rable point d'honneur, qui gouverne
monde, eſt auſſi puiſſant ſur l'eſprit
princes que ſur celui des particuliers ; n
il eſt infiniment plus funeſte dans les gr
des querelles des peuples que dans ce
des petites familles. Il eſt bien triſte p
nous que votre âge vous empêche d'a
mr. le maréchal: donnez-nous au mo
des conſeils, & ſauvez-nous, &c.

LETTRE XXXI.

Au duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir & un plaiſir de vous obliger; mais je ne veux point de remercîmens: les petits ſervices que je peux rendre, je les rends de bon cœur; je les dois au mérite, & quand je paye mes dettes, perſonne ne m'eſt redevable.

Au milieu de nos calamités, nos miniſtres veulent frapper un coup hardi: c'eſt un projet du vieux maréchal, qui, comme vous ſavez, eſt très-fertile en projets: je ſouhaite que cette fois-ci il ſoit plus heureux. L'entrepriſe ſera noble, mais peut-être téméraire: Louis XIV en a donné l'exemple, & s'en eſt repenti; Dieu veuille que Louis XV.

ne ſe repente pas. Quoi qu'il en ſoit, la c
ſe eſt réſolue, & la flotte ſe prépare. Croy
vous que votre parent, le grand & infort
prince Charles Edouard nous aimè encor a
pour s'expoſer à faire une ſeconde viſite
anglois? L'expedition eſt dangereuſe, n
grande, & digne de lui. Son nom, ſa
putation, ſon mérite & ſa valeur, nous d
neroient beaucoup à eſpérer. Des hom
bas & jaloux font courir le bruit qu'il ne
muſe actuellement qu'à boire & à faire
folies à Bouillon: mais des hommes bas &
loux ne méritent pas d'être crus; je
éprouvé plus d'une fois. Si ce prince s'en
de ſa retraite & de ſon obſcurité, voici peut-
la derniere occaſion qu'il aura de change
fortune. Sondez adroitement ſon eſp
voyez quelles ſont ſes diſpoſitions à n
égard, & s'il eſt toujours déterminé à n'
plus, comme il le diſoit, *l'épouvantail anglois*. Comme il a pris un miniſtre
l'égliſe anglicane, & qu'il ſemble avoir er
rement abjuré le Pape, ſon nom n'effa

che

cheroit plus tant les eſprits, & peut-être le verroit-on de meilleur œil qu'auparavant: du moins il leur a ôté un grand prétexte. La premiere fois que vous viendrez ici, & il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je ſuis toujours, mr. le duc, avec le plus ſincere attachement, &c.

P. S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilités à madame la ducheſſe: l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaiſir de l'embraſſer?

LETTRE XXXII.

A mr. DUCLOS, *ſécrétaire de l'académie françoiſe.*

VOUS m'avez fait un beau préſent, monſieur, & je vous en ſuis bien obligée. Votre petit livre eſt un livre d'or; c'eſt un portrait excellent d'un original que je hais

& que je mépriſe : vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philoſophe, & de n'être que ſpectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui propoſer un homme que j'eſtime beaucoup, qui a bien ſervi le roi, & qui s'eſt fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, meſſieurs, eſt le *cordon bleu* des gens de lettres : ils y aſpirent tous, quoique peu l'obtiennent & le méritent. Celui que je vous recommande le mérite ſans contredit, & j'attends de votre juſtice qu'il l'obtiendra.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIII.

Au duc de BROGLIE. *Mars*, 1759.

MONSIEUR le duc, le roi & la nation vous ont de grandes obligations: votre victoire nous fait reſpirer, & nous donne un rayon d'eſpérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent ſur la France des quatre coins du monde. Le Prince Ferdinand a donc vû à Berghen que nous avions encore des hommes qui ſavoient ſe battre & vaincre. Le ſervice important que vous venez de rendre au roi, ne reſtera pas ſans récompenſe. Il eſt fort ſatisfait de votre conduite; les peuples ſont dans la joie, & pour moi je vous ſervirai de tout mon pouvoir par juſtice & par inclination. Vous êtes d'une famille, qui a produit plus d'un grand homme; vous imitez les mêmes exemples, & vous irez encore plus loin. Je vous remercie

bien de la rélation que vous m'avez envoyée; elle eſt charmante pour le fond & pour la forme: le vieux maréchal dit que vous vous battez, & que vous écrivez comme Céſar. Tous nos maréchaux ſont jaloux; c'eſt-la votre plus grand éloge: en effet ils doivent l'être; il ne leur eſt jamais arrivé de battre l'ennemi & ſurtout un homme comme le prince Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers On admire ſurtout la ſageſſe de votre conduite après la victoire, afin de vous en aſſurer les anvantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il eſt aſſez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux françois l'exemple de la valeur & de la conduite. Et nous ſommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, monſieur le duc, de me compter au nombre de vos amis, & je ſouhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous reſſemblent.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIV.

A la maréchale de CONTADES.

Août, 1759.

LES malheurs qui fondent coup ſur coup ſur notre pauvre patrie, conſternent toute la nation; mais pour moi, par ma ſituation ils m'affligent doublement. Il ſemble que je les reſſente deux fois, parceque j'ai ſouvent part au choix des hommes, & que je ſuis preſque toujours trompée. Le peuple dans ſon injuſte & extravagant dépit, va juſqu'à m'accuſer de vendre à l'ennemi le ſang & la gloire de la nation: je lui pardonne, mais je ne pardonne pas ſi aiſément à ceux qui par leur miſérable conduite le jettent dans le déſeſpoir. Cette horrible défaite de Minden eſt le plus funeſte échec que nous ayons encore reçu de toute la guerre :

je ſuis bien fâchée, & pour vous & pour moi, que ce ſoit mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui; on vantoit partout ſa valeur & ſes talens. J'ai dit un petit mot en ſa faveur, & il eſt parti avec une confiance que je partageois, & qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, partiſan de ſon armée: le voici tel qu'on me l'a montré: „ Je livre „ demain bataille aux françois; s'il échap„ pe un ſeul équipage, vous en répondrez „ ſur votre tête." Ce billet fait connoître que le prince étoit ſûr de ſa victoire, & qu'il ne feſoit pas grand cas de ſon ennemi. Il a en effet gagné une bataille complete; tous les équipages & les munitions ont été pris, & nous voilà preſque ſans armée: tout eſt perdu, l'honneur même. Je ne condamne ni n'approuve perſonne; les affaires de la guerre ne ſont pas de mon reſſort: mais je me plains ſeulement à une amie. Je voudrois de tout mon cœur, que notre maré-

chal

chal pût juſtifier clairement ſa conduite ; ce qui eſt bien difficile.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELLISLE. 1759.

JE ſuis bien ſenſible à la cataſtrophe de ce pauvre Thurot : on m'a recommandé ſa famille, & malgré le malheur des tems, je ferai mon poſſible pour la conſoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur ſort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, & a tenu en échec la flotte angloiſe pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'eſcadre de Breſt, les choſes auroient pris un autre tour. Il a vécu & il eſt mort en héros ; les anglois mêmes le craignoient & l'admiroient : c'en eſt aſſez pour ſa gloire, mais ce

n'en eſt pas aſſez pour celle de la France : il étoit la derniere eſpérance de notre marine, & malheureuſement il n'eſt plus. Je le répete, je veux prendre ſoin de ſa famille : les grands hommes ſont rares ; il faut honorer leur mémoire, & inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre ſoin que celui de faire du bien ; c'eſt le ſeul qui me convienne, & qui me ſoit agréable. Votre département, mr. le maréchal, eſt de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous du naufrage ; c'eſt tout ce que nous oſons eſpérer & demander.

J'ai achevé de lire le mémoire ſur le nouvel impôt : je crois qu'il y a de bonnes choſes ; mais il y a trop d'obſcurité & trop peu de détails. Je vous en parlerai encore.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVI.

Au duc de RICHELIEU.

VOUS m'avez écrit une lettre ſinguliere, & votre conduite l'eſt encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foibleſſe d'être jaloux d'une femme: mais je vous demande quel droit vous avez de l'être. Vous vous croyez capable de regner ſous le nom du roi, & perſonne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, & je ſuis la ſeule qui arrête le cours de vos grandes deſtinées. Monſieur, mettez la main ſur la conſcience, & écoutez-moi: apprenez d'une femme à être vrai & modéré.

J'ai

J'ai un peu de crédit; je l'ai toujours employé pour ſervir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, & j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le ſeul qui ſoyez de ce nombre; mais vous êtes le ſeul qui ayez été baſſement ingrat, & qui ayez attribué à votre mérite perſonnel les faveurs que vous deviez à la bonté & à la foibleſſe des autres. Si j'étois auſſi puiſſante que vous le prétentez, j'aurois donc pû punir les inſultes que j'ai reçues de vous; & je le pourrois encore. Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles; vous avez eu de grands commandemens, & vous en avez encore. Si je ſuis ſi puiſſante, je ne ſuis donc pas vindicative, comme vous le dites: & ſi je ſuis vindicative, je ne ſuis donc pas puiſſante; puiſque vous avez conſervé votre faveur & vos emplois, & que vous oſez impunément cabaler contre moi: tirez-vous de-là. Vous m'accuſez

ſez hautement d'ingratitude: mais, mr. le duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, ſi je vous avois d'auſſi grandes obligations que vous prétendez, la conſervation de votre faveur à la cour prouveroit que je ſuis reconnoiſſante. Je ſais de quelles obligations vous voulez parler: mais un homme qui a un peu de reſpect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devroit en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, & je deſire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels ſont mes ſentimens, ſur leſquels je vous prie de vous régler en vous recommandant de devenir, s'il eſt poſſible, raiſonnable, juſte & modeſte. &c.

* * *

LETTRE XXXVII.

A la comteſſe de BASCHI.

J'AI vû madame de Luſſac, qui m'a donné un baiſer pour elle & un pour vous: je lui ai fait beaucoup de careſſes, parce-qu'elle eſt votre amie, & qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle comteſſe, vous avez de jolies amies: la beauté cherche la beauté: cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre ſexe, tout le mérite d'un galant homme, & c'eſt ſurtout pour cela que je vous aime. La mort de madame de Cruſſol eſt étrange. Comment! enlevée en deux jours par une petite fievre. Les amours ont ſans doute bien répandu des larmes: que les belles femmes qui ſe portent

tent bien vont avoir peur! Je vois avec douleur qu'il n'y a rien de durable ſur la terre: on apporte au monde un joli viſage, & voilà qu'il ſe ride en moins de trente ans, après quoi une femme n'eſt plus bonne à rien. Ceci m'afflige: parlons d'autre choſe. Savez-vous bien qu'après le plaiſir de vous voir, ou de vous écrire, un des plus grands pour moi eſt à préſent la lecture. Voilà comme les goûts changent: je ne pouvois pas lire à dix-huit ans. Mon auteur favori eſt Voltaire: c'eſt un homme enchanteur qui plaît toujours, & qui perſuade tout ce qu'il veut: je ne crois pas qu'un homme puiſſe avoir plus d'eſprit, plus d'éloquence, & plus d'humanité. Avez-vous lû ſon *Ecoſſaiſe?* Connaiſſez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montroſe, le généreux Murray & le vilain Frélon? Tout cela eſt charmant: j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, ſi je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au viſage; car ſon caractere fait peur. Je ſuis étonnée que Voltaire

taire faſſe de ſi belles choſes à ſon âge, & qu'il ſoit ſi gai, ſi humain; car la vieilleſſe eſt dure, & toujours de mauvaiſe humeur. Tous les vieux viſages que j'aï connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, & haïſſoient ſurtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois preſque autant de devenir alors auſſi ridicule par l'eſprit que par la figure. Mais l'exemple de mr. de Voltaire me raſſure, & fait voir que c'eſt le vice de l'homme, & non pas de l'âge: il eſt rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je ſerai gaie; mais je tâcherai d'être contente & réſignée. Cependant entre nous, je crois que cela eſt plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour revenir à l'*Ecoſſaiſe*, (car je ſuis en train de cauſer;) ſi vous ne l'avez pas lue, liſez-la; &, ſi vous l'avez lue, reliſez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés; après quoi faites une priere pour la conſervation de l'auteur, qui eſt très-bon chré-

tien,

tien, quoi que disent les ignorans & ses jaloux.

Mais à propos de chrétiens, savez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge & couvre sa gorge? Elle étoit hier à la messe du roi, belle & modeste comme un ange, & prioit Dieu avec une dévotion qui faisoit enrager les hommes, & plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif: car c'est une redoutable rivale de moins. Je vous embrasse tendrement, ma chere comtesse; vous voyez par la longueur de ma lettre combien je vous aime, &c.

LETTRE XXXVIII.

A la même.

COMME je m'ennuie, & que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est un remede qui m'a toujours réussi. Il

ſe paſſa hier au cercle une ſcene que je veux vous raconter la premiere. Il y avoit un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille & ſon honneur. Cependant il paroît plus fier & plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La ducheſſe de S . . . . . * qui ne perd jamais l'occaſion de ſe réjouir aux dépens des autres, ſe tourna vers la mere du héros, & lui dit gravement: „ Hélas, madame, comment reçutes-vous „ la nouvelle de la diſgrace de mr. votre „ fils? Dormiez-vous? Mangiez-vous? „ Vous cachiez-vous de honte? Aviez-„ vous envie de mourir? " Tout cela fut dit avec le ton que vous ſavez, Le maréchal, qui eſt philoſophe, n'a pas voulu ſe quereller avec une femme: mais il alla ſe plaindre au roi, qui ſe mit à rire, & lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai

* St. Simon.

J'aurai ſoin de la petite Valbelle, parce-qu'elle eſt belle & douce, & que vous la recommandez: cependant je vous dirai en paſſant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne ſuis pas la mere, & que les tems ſont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, & j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a d'abord ébloui la petite perſonne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois: j'ai eu auſſi cette foibleſſe, mais il y a longtems que j'en ſuis guériée. J'eſpere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais ſi cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié & de la mienne. Adieu, ma chere; le pauvre marquis veut vous faire ſes complimens malgré-moi, & ce ne ſont peut-être que des complimens: mais moi je vous embraſſe avec toute la tendreſſe poſſible, comme auſſi votre petite fille: je ſouhaite qu'elle reſſemble à ſa mere. &c.

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT. 1760.

J'AI reçu avec bien du plaiſir votre lettre & votre beau mémoire ſur vos négociations en Eſpagne: il paroît que ce grand coup de politique réuſſira plus facilement qu'on ne l'avoit crû. Après tout, c'eſt l'intérêt de toute la maiſon de Bourbon en général, comme c'eſt la ſeule reſſource de celle de France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les anglois: mais il ne s'agit pas ſeulement de les étonner; il faut encore les faire craindre. On trouve que le plan eſt très-bien concerté dans toutes ſes parties. Le roi de Portugal, qui eſt le premier ſujet des anglois & leur tributaire, ſera forcé de ſe déclarer; &, quoi qu'il arrive, ceci produira

duira une diverſion qui ne peut être qu'avantageuſe à la France, & embarraſſante pour ſes ennemis. On admire ici l'intelligence & la pénétration avec leſquelles vous conduiſez cette grande affaire, malgré les difficultés ſans nombre que vous trouvez dans l'irréſolution du conſeil d'Eſpagne & la faction angloiſe. La faveur du roi & l'eſtime générale de votre patrie ſeront votre récompenſe : ſouvent un bon négotiateur eſt plus utile à un état qu'un bon général, & fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous eſpérons lui devoir notre ſalut. Conſervez vous pour le ſervice de votre roi, & pour le bien de votre nation.

Je ſuis, &c.

LETTRE XL.

Au marquis de CASTRIES.

Novembre, 176

JE vous remercie de votre lettre, & ſi tout de votre victoire *. Cette pe affaire, que vous venez d'avoir avec prince de Brunſwick eſt une conſolati dans le torrent de calamités qui fondent nous de toutes parts. Le roi eſt fort c tent; & quant à moi, je ſuis charmée q ce ſoit à vous que nous ayons cette obli tion: vous n'avez pas trompé nos eſpér ces comme tant d'autres. Les prodiges valeur que vos troupes ont faits dans c occaſion, montrent que les françois n' beſoin que d'un bon chef pour bien ſe bat On dit des merveilles du brave régim d'Auv

* à Cloſtercamp.

d'Auvergne, qui a auſſi le plus ſouffert. Le prince de Brunſwick eſt toujours à craindre ; & ſa retraite n'eſt pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pû tailler en pieces ſa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne ſont ni juſtes, ni raiſonnables. Adieu, mr. le marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand beſoin. Tout le monde vous aimoit, à préſent on vous eſtime beaucoup ; & je connois une perſonne qui fera tout ſon poſſible pour travailler à votre fortune, tandis que vous travaillerez à votre gloire, &c.

LETTRE XLI.

Au Comte d' AFRI. *6 Novembre*, 1760.

JE ne ſais pas ſi la mort du vieux roi George occaſionnera quelque changement dans nos affaires: je crois que nous aurons toujours très peu à eſpérer, & beaucoup à craindre. Le gouvernement anglois eſt très-différent des autres. C'eſt le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi: les princes meurent, mais l'eſprit général ſubſiſte, & cet eſprit eſt contre nous. Le nouveau roi eſt très-jeune; il doit haïr Pitt autant que ſon grand-pere le haïſſoit; mais ce miniſtre conſervera ſon poſte malgré lui, parcequ'il a la faveur populaire. Le ſeul moyen de nous procurer la paix ſeroit de vaincre: les victoires ſont plus efficaces pour

cela

cela que les plus habiles négotiations. Vous dites que les cœurs des hollandois ſont pour nos ennemis : cela eſt étonnant, mais poſſible. Eſt-ce parceque les anglois déſolent leur commerce, enlevent leurs vaiſſeaux, & leur font déja ſentir qu'ils aſpirent au commerce general & excluſif de l'Europe ? Au reſte, c'eſt la faction d'Orange qui nous veut du mal : les etats ſont pour nous ; la canaille n'eſt rien, elle hait & aime ſans juſtice & ſans raiſon. Les états-généraux paroiſſent fort irrités contre les anglois à cauſe de leurs pirateries : croyez-vous que leur indignation puiſſe aller juſqu'à une rupture ? Voyez, examinez tout, continuez à bien ſervir le roi, & à faire honneur à ceux qui vous eſtiment.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLII.

Au Duc de WIRTEMBERG. 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaiſir & de reſpect la lettre, dont votre alteſſe m'a honorée. J'admire votre généreuſe réſolution, & la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embraſſez la cauſe de l'empire & la nôtre avec un zele, qui, à ce que j'eſpere, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes ſeront traitées comme les nôtres; &, ſi elles en partagent les travaux & les périls, elles en partageront auſſi l'honneur & les avantages. Mais je crois, Monſeigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris: il y a mille choſes, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négo-

négotiateurs. Nos miniſtres eſperent que vous ramenerez dans notre armée la fortune, qui nous a été ſi contraire juſqu'à préſent : je l'eſpere auſſi ; de bonnes troupes & un bon général ne ſe laiſſent pas vaincre aiſément.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE.

EN vérité vos feſeurs de projets ſont des gens admirables ; il n'y a rien d'impoſſible pour eux ; ils trouvent des moyens pour tout ; & je ne doute pas que, ſi le roi avoit envie de la tour de porcelainé de Nankin, ou de la vigne de diamans du grand mogol, ces meſſieurs ne trouvaſſent la choſe fort facile, & ne donnaſſent une méthode pour les tranſporter à Paris. Le mémoire

en queſtion eſt un chef-d'œuvre d'impertinence, & ne peut avoir été enfanté que dans le cerveau d'un habitant des petites maiſons. C'eſt une choſe plaiſante de voir un homme propoſer ſérieuſement que, pour acquitter les dettes de l'état, il faudroit ſeulement que le roi fît banqueroute tous les quinze ans. Si le roi feſoit une banqueroute ſuivant ce ſyſtême, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une ſeconde. Il vaudroit autant propoſer d'aller voler ſur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon ſens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adreſſé d'Hollande l'année derniere, & que je pris d'abord pour une mauvaiſe plaiſanterie ſur la miſere du royaume: mais j'appris enſuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amſterdam. Il prétendoit fournir au roi deux-cens millions annuelles par une ſeule taxe & ſans fouler le peuple. La choſe étoit la plus ſimple du monde. Il ne s'agiſſoit que de publier un édit pour obliger

tous

tous les ſujets à récriter tous les jours un *roſaire*, faute de quoi ils payeroient cinq ſous pour chaque omiſſion. Comme les françois ne ſont pas dévots, diſoit l'auteur, ils ſeront preſque tous les jours en faute, ce qui produira des ſommes immenſes. Il finiſſoit par demander un place pour ſa peine, & on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point eſt de trouver de l'argent, & non pas de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur général promet des merveilles; mais il ſe trouve embarraſſé dès le premier pas, & on eſt obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un toiſieme ſuccede bientôt. Les finances ſont dans un déſordre épouvantable; les peuples ſont pauvres, murmurent, & vont chez l'étanger cherher une meilleure patrie; notre crédit eſt perdu; les anglois ſont heureux, & nous ſommes ſans reſſource & ſans eſpérance. Je ne crois pas que la guerre de la ſucceſſion ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour ſauver la

Fran-

maréchal de Broglie lui écrivit après ſon déſaſtre pour l'inviter à ſe réunir à ſon armée, & à ne plus camper à part, de peur des conſéquences; ce qu'il refuſa: ſur quoi le général françois a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode & inutile dans ſon pays. Mais laiſſons là le duc de Wirtemberg. Je viens de lire le *Ruſſe à Paris*, & je trouve qu'il ne raiſonne pas mal pour un ruſſe: il a bien raiſon; la France n'eſt plus qu'un vaſte tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, & dont la race eſt preſque éteinte: il n'y a plus que baſſeſſe, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, & une extrême miſere. O France! qu'eſt devenue ta gloire? Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comedie des *Philoſophes*, c'eſt un libelle groſſier & ſans eſprit, j'ai bien eu de la peine de la lire juſqu'au bout, & je ſuis étonnée que les magiſtrats aient permis la repréſentation d'une ſatire perſonnelle. Mais quel eſt donc ce Paliſſot,

qui

qui ſe donne pour le protecteur de la religion & de la vertu contre des gens de lettres qui paſſent pour religieux & vertueux? Cet homme-là a mauvaiſe réputation. On a voulu me préſenter mr. Paliſſot comme le bel-eſprit à la mode: mais j'ai refuſé de le voir; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illuſtre mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni? Le comte eſt-il toujours de bonne humeur? Quand vous verrai-je? M'aimez-vous toujours? Voilà bien des queſtions de femmes. Adieu, vous ſavez que, *femina coſa garrula, e loquace.*

LETTRE XLV.

A la même. 1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaiſe compagnie. J'écris, madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres: je fais des mémoires ſur ma fortune ſinguliere, & ſur les choſes que j'ai vues qui ſont plus ſingulieres encore. Il me ſemble que c'eſt une occupation raiſonnable pour une femme qui a preſque paſſé l'âge de plaire, & qui ne s'en ſoucie pas du tout. Je dirois bien de vérités déſagréables pour certaines gens; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des ſots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumiere que lorſque je ne la verrai plus: par-là j'éviterai

les reproches, ou le petit reſſentiment des petits hommes bas & haiſſables, dont je fais mention dans mon hiſtoire véritable; car les morts ſe moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loiſir, qui ſont aſſez fréquentes? car vous n'êtes pas embarraſſée de vivre avec vous-même. Liſez-vous le charmant hermite * de Fernay? Penſez-vous à moi? Priez-vous Dieu pour ceux qui vous aiment? Toutes ce occupations ſont bonnes & louables: c'eſt pourquoi je devine que ce ſont les vôtres.

J'ai honte que des jeunes perſonnes me donnent tous les jours l'exemple de la fuite du monde, ſans que j'aie le courage de les imiter: je le mépriſe ſincerement, mais je voudrois faire plus. La belle comteſſe de de Neuville vient tout à coup de ſe jetter dans la haute dévotion; elle entend tous les

* Mr. de Voltaire.

jours quatre meſſes, communie toutes les ſemaines, & ne jette jamais la vue ſur un homme : elle ne voit que ſon mari & ſon confeſſeur. Je loue beaucoup ſa réſolution & ſon courage ; mais je crains qu'elle ne preſévere pas, & ce ſeroit bien dommage. Convertiſſons nous auſſi, mais ſans faire bruit, ni d'éclat, & ſans affecter rien. Adieu, ma très-chere ; ſi cet avis ne vous plaît pas dites mieux, &c.

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER. 1761.

LES françois ſont admirables: le bon peuple! Qu'un Roi eſt heureux d'avoir de pareils ſujets! Nous allons donc avoir une puiſſante marine qui ſera un préſent volontaire de la nation. Je ſuis ſurpriſe & enchantée de ce zele qui anime tous les ordre des l'état pour fournir des vaiſſeaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie eſt plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre, où les particuliers aient fourni trente vaiſſeaux de linge de leur plein gré, ſans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le roi eſt attendri: jamais il n'a tant aimé ſon peuple. Cependant je crains que ce ſe-

cours ne vienne trop tard: au reſte il ne ſera pas perdu pour cela, & ſervira dans une autre occaſion. Les anglois haïſſent les françois de tout leur cœur, & les françois les déteſtent ſincerement: ils ſont toujours en guerre, du moins en intention; & quand ils mettent bas les armes par laſſitude ou par épuiſement, c'eſt pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, monſieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entrepriſe pour le moment? L'Angleterre eſt entierement dégarnie: ſes flottes nous pourſuivent dans les deux indes. Ne pourroit-on pas profiter de l'occaſion pour faire une ſeconde tentative qui ne ſeroit peut-être pas auſſi infructueuſe que la premiere. Voilà ce qui m'a paſſé par la tête depuis quelques jours; & ſi c'eſt un réve, c'eſt du moins le réve d'une bonne françoiſe. Faites-en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez, je n'en parlerai à perſonne, pas même au grand ſeigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour ſon fils, je crois qu'il le

mérite:

mérite: c'eſt une famille, où le courage eſt héréditaire, & qui a toujours bien ſervi. Pour l'expérience, elle viendra; il eſt jeune. J'aime les jeunes gens; ils ſont dociles, & aiment à s'inſtruire. Pour les vieux ils ſont intraitables; quand ils ont une fois pris leur pli, ils ſont inſupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appellez ma faveur, c'eſt peu de choſe: ce n'eſt pas elle qui vous ſoutient, mais votre mérite; vous lui devez tout, penſez-y bien. Quelquefois on m'écoute, ſouvent on me contredit: quelquefois je donne de bon conſeils, ſouvent on m'en attribue de mauvais: mais en général comptez que mon pouvoir eſt bien borné, & je ne ſerois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que pour moi. Cependant j'aime & ſers de tout mon pouvoir ceux qui ſervent bien le roi & l'état. Com-

me vous êtes de ce nombre, il m'eſt impoſſible de ne pas vous vouloir du bien: laiſſez crier vos ennemis & les miens, & continuez à vous rendre digne de l'eſtime des honnêtes gens.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

Au Comte de S. FLORENTIN.

MONSIEUR le comte, je vous recommande un jeune homme qui donne de grandes éſperances. J'aime ſes protecteurs, & j'ai beaucoup d'eſtime pour ſa famille, où l'honneur & les talens ſont comme naturels. Ces motifs vous ſuffiroient pour l'avancer : mais il faloit vous le faire connoître. Je reçois dans ce moment une lettre de mr. de Paris qui me demande familierement des choſes impoſſibles, quoique je lui euſſe déjà dit que je n'avois ni le pouvoir ni l'inclination de le ſervir. Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la ſainte

hardieſſe de ces meſſieurs: quand une fois ils ſe ſont mis dans la tête qu'ils ſoutiennent la cauſe du ciel, ils parlent & ils agiſſent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, & qui eſt certainement inſupportable aux hommes. Ce ne ſont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, mr. le comte, que votre département doit être le plus deſagréable de tous: car ſi vous voulez parler raiſon aux eccléſiaſtiques; il vous contrediſent par un paſſage de la Bible: je ſuis en peine de ſavoir ſi cette race d'hommes eſt auſſi néceſſaire au monde qu'elle lui eſt incommode. Il eſt vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup: gardons-la avec ſoin, & féſons la craindre, de peur qu'ils ne ſe faſſent craindre à leur tour, & ne ſoumettent le ſceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune-homme, ſi vous n'avez rien pour le préſent qui lui convienne, il attendra: je ne vous demande pas de déplacer perſonne, ni de faire une injuſtice à un autre pour m'obliger.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS. *

VOTRE ſituation me touche, quoique vous l'ayez méritée; & ſi je pouvois changer votre fortune, je le ferois encore, comme ſi vous en étiez digne: mais il y a des choſes que je ne puis ni demander, ni obtenir. Souvenez-vous de ce que vous étiez il y a quelques années: vous étiez pauvre, mais heureux & aimable: votre ambition & mes bontés vous ont gâté. A peine avez-vous été employé dans les affaires, qu'on s'eſt apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers & celui du gouvernement. Les fautes que vous commetiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affli-

* D'abord ambaſſadeur à Vienne, puis miniſtre d'état.

m'affligeoient: mais je n'oſois vous croire incapable, & j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'eſpérois toujours, juſqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai perſonellement beaucoup à me plaindre de vous: néanmoins tout mon reſſentiment ſe borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le ſilence qui me convenoit, & ſi vous avez à la fin été ſacrifié, ce n'eſt pas à moi, mais au bien de l'état. Mais parlons ſérieuſement: pourquoi déplorez-vous ſi amerement votre prétendue diſgrace? Qu'avez-vous perdu? Les inquiétudes & les tourmens de l'ambition; & vous avez retrouvé le repos & la liberté avec un grand revenu & de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une choſe, c'eſt de ne pas ſentir votre bonheur actuel, & de regretter le trouble, les inquiétudes & les peines qui accompagnent l'adminiſtration des affaires publiques. Toutes ces réflexions ſont très-

vraies,

vraies, quoique mon cœur ne les ſente pas auſſi bien que ma raiſon; & ſi j'étois à votre place, peut-être ſerois-je auſſi foible que vous: mais j'en rougirois & ne le dirois à perſonne. Je ſuis honteuſe de vous prêcher: c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à ſouffrir avec patience les vanités du monde & de la grandeur. Pour revenir au ſujet de votre lettre, voici ma réſolution que je ne changerai jamais. Je ne m'oppoſerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, & que vous déſirez: mais ſi cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en ſavoir gré; car ſoyez ſûr que je n'y aurai aucune part. &c.

LET-

LETTRE XLIX.

A mr. de Bussi.

NOUS avons d'abord jugé par les propoſitions extravagantes de Mr. Stanley, que la cour de Londres n'étoit pas ſérieuſement diſpoſée à la paix; & vos dépêches le confirment. Mr. Pitt eſt un chicaneur, qui ne traite pas de bonne foi: il joue la comédie. Cependant il faut continuer juſqu'au bout, & mettre les anglois dans leur tort à la face de toute l'Europe, en expoſant leur ambition & leur éloignement pour la paix. On ne doute cependant pas ici que dans le fonds ils n'en aient preſque autant beſoin que nous. Leur dette eſt immenſe, & augmente tous les jours; les ſoldats & les matelots commencent à leur manquer; & je ne ſais pas ſi leur crédit, qui eſt leur ſeul ſoutien, pourra ſe ſoutenir encore

core longtems. A proprement parler, nos guerres avec cette nation ne ſont que des guerres de marchands, & n'en ſont que plus difficiles à terminer, parceque l'eſprit de commerce ne veut point de rival. Mille particuliers de Londres qui font de grandes fortunes par la ruine & le maſſacre de leurs compatriotes mêmes, voudroient que ce jeu cruel durât toujours: ils peuvent aiſément acheter le miniſtere & le parlement dans un pays où tout eſt à vendre; de ſorte que, lorſque les marchands ont déclaré la guerre à la bourſe de Londres, il faut qu'elle ſe déclare à St. James ſix mois ou un an après. Voilà le grand obſtacle qui s'oppoſe à la paix juſq'à ce que le roi d'Angleterre ait des miniſtres aſſez honnêtes gens pour aimer le bien public, & mépriſer les clameurs & l'argent de ceux qui s'enrichiſſent par la déſolation des peuples. Vous dites que votre ſituation à Londres eſt bien déſagréable: je n'en doute pas. Vous êtes expoſé aux inſultes d'un peuple brutal, & au mépris d'un miniſtre arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple

emple de patience: ſouffrez généreuſement pour votre roi & votre patrie; c'eſt la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négotiations conduiſez-vous avec modeſtie ſans baſſeſſe: la hauteur eſt ridicule dans les vaincus. Quel que ſoit le ſuccès de cette tentative, tâchez ſurtout de vous faire honneur & à vos amis. Préſentez mes très-humbles reſpects à cette perſonne qui a beaucoup de pouvoir & de bonne volonté pour nous: concertez-vous avec elle; faites-nous des amis; oppoſez, s'il eſt poſſible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas & intéreſſés, qui préferent la guerre qui les enrichit, à la paix qui n'enrichit que la nation.

Je ſuis, &c.

Fin du premier Tome.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR:

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII, inclusivement.

TOME SECOND.

A LONDRES:
Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL, *dans le Strand.* MDCC LXXII.

LETTRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME II.

ſir. Il avoue que vous n'avez pas toujours été heureux à la guerre, mais il eſt perſuadé que vous avez toujours mérité de l'être. Le fameux Turenne a perdu des batailles: conſolez-vous. Le roi eſt fort mélancolique; cette ſuite continuelle de mauvais ſuccès dans la guerre la plus juſte & la plus néceſſaire qui fût jamais, afflige ſenſiblement ſon bon cœur. Il ſouffre de tout ce que ſes peuples ſouffrent; il ne ſigne pas un édit d'impôt qu'il ne le faſſe en gémiſſant: il faut l'avoir vû dans ces tems d'humiliation & d'adverſité pour bien juger de lui: il a l'ame belle & généreuſe. Le bon droit eſt pour nous, & le ciel pour nos ennemis: adorons les profonds deſſeins de la Providence.

Quoi qu'il en ſoit, on a enfin mis la derniere main à ce qu'on appelle un chef-d'œuvre de politique, au *pacte de famille*; & ce que la France n'auroit oſé demander ni eſpérer dans les tems les plus heureux, elle l'a obtenu au milieu de ſes diſgraces. Les françois ſont

à préſent eſpagnols, & les eſpagnols ſont françois: c'eſt ſurtout à préſent qu'*il n'y a plus de pirenées*, comme diſoit Louis XIV. On eſpere beaucoup de ce coup d'état, & les anglois n'en ſeront pas contens : ils ſeront obligés de ſéparer leur forces pour faire tête aux eſpagnols, qui ont une très-belle floite, une bonne armée & de bons officiers. On a réſolu de forcer les portugais à ſe déclarer : leur neutralité eſt plus préjudiciable à nos affaires qu'une guerre ouverte, par les ſecours de toute eſpece qu'ils fourniſſent aux anglois, dont ils ſont les très-humbles ſerviteurs. C'eſt une choſe plaiſante de voir un roi de cinquante ans en tutele, avec un fantôme d'autorité, qui regne ſans gloire & ſans liberté. Une nation, qui a quelques ſentimens d'honneur, doit vivre ou périr indépendante, ſans ſe rendre inutilement eſclave, ridicule & mépriſable. Le miniſtre d'Eſpagne agit avec beaucoup de zèle & de chaleur. Cependant on croit que le Portugal refuſera d'abandonner les anglois: les intérêts du commerce

LETTRE L.

A la maréchale de BROGLIE. 1761.

MADAME, votre lettre me fait honneur, & votre douleur me touche beaucoup; mais il m'eſt impoſſible de vous ſoulager: le roi eſt fort en colere, & je crois que mr. le maréchal n'eſt pas ſans tort. Il vouloit vaincre tout ſeul, & il a été vaincu. Son adverſaire ſe défend aſſez bien; il a une lettre en poche qui ſemble le juſtifier. Cependant je ſuis prête d'avouer tout ce qu'on voudra en faveur de mr. le maréchal; il eſt brave, il entend parfaitement la guerre; on dit que c'eſt le ſeul que les ennemis craignent & reſpectent, & le ſeul qui puiſſe faire oublier le comte de Saxe, qui étoit l'ange

tutelaire de la France. Ainſi ſa gloire eſt à couvert, & le dédommage bien de la perte de la faveur. Voilà bien des motifs de conſolation, madame, en attendant que la fortune change. Le roi eſt bon; il a beaucoup d'eſtime pour mr. le maréchal, & vous devez tout eſpérer. Il faut laiſſer paſſer cet orage, qui ne ſauroit durer; & vous verez un tems plus heureux: dans ce pays on n'oublie pas toujours le mérite, & on en a toujours beſoin.

Je ſuis, &c.

LETTRE LI.

Au maréchal de SOURISE. 1761.

JE vis hier le gros prince * allemand, qui me parla de vous avec beaucoup d'eſtime: il ſavoit ſans doute qu'il me feſoit plaiſir.

* Le prince de Naſſau-Saerbruck.

vous aimer & à vous le dire. Donnez mille baiſers pour moi à votre petite fille, & faites mille complimens au grand homme. &c.

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE. 1762.

JE ſuis déjà informée de la ſanglante tragédie qui s'eſt paſſée à Toulouſe. Votre charité pour la malheureuſe famille Calas, & votre zele pour la ſervir, font honneur à vos ſentimens, & correſpondent avec les miens. Vous êtes comme la ſentinelle de l'état: vous vous faites un devoir de découvrir les grands crimes & les grands abus: il faut que vous ſoyez admirable en tout. Autant que j'en puis juger juſqu'à préſent, les juges de Toulouſe ont été bien précipités & bien cruels: il n'y a que des contradictions & des improbabilités dans leurs procédures,

vous que je manque de mémoire? Non, madame, je me ſouviendrai toujours de vous aimer tendrement, & de vous obliger. La cour n'a jamais été ſi brillante qu'à préſent au milieu de la miſere publique. Nous avons une demi-douzaine d'alteſſes allemandes, qui font grand fracas. Il y en a un ſurtout qui daigne me faire ſa cour. Les hommes, & ſurtout les princes, ne font rien pour rien: c'eſt pourquoi je devine qu'il a quelques vues; mais je le laiſſerai venir, & peut-être le ſervirai-je; car j'ai le cœur bon, & il a du mérite. Le de vieux viſir * devient inſupportable; mais on le ſouffre parcequ'il eſt néceſſaire, ou qu'il paſſe pour l'être. Il eſt toujours mécontent, ſombre & farouche: la vieilleſſe, comme les honneurs, change les mœurs. Cela eſt inſupportable, & il faut pourtant le ſouffrir. Adieu, ma chere amie, je ne changerai jamais pour vous; car j'ai trop de plaiſir à vous

* Le maréchal de Belliſle.

celles du Canada: mais hélas! celles du Canada étoient à nous?

Le roi eſt fort ſatisfait de votre conduite; il a beaucoup de confiance dans vos lumieres; & perſonne ne doute que ſi le czar abandonne ſes amis, vous n'aurez rien négligé pour l'empecher.

Je ſuis, &c.

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES. 1762.

VOUS avez bien raiſon, mr. le duc; l'affaire de ce malheureux Calas fait frémir. Il faloit le plaindre d'être né huguenot; mais il ne faloit pas le traiter pour cela comme un voleur de grand chemin. Il paroît impoſſible qu'il ait commis le crime dont il étoit accuſé: cela n'eſt pas dans la nature.

ture. Cependant il eſt mort, ſa famille eſt flétrie, & ſes juges cruls ne veulent pas ſe repentir. Le bon cœur du roi a bien ſouffert au récit de cette étrange aventure; & toute la France crie vengeance. Le pauvre homme ſera vengé. Ces gens de Toulouſe ont la tête chaude, & plus de religion à leur maniere qu'il ne leur en faut pour être bons chrétiens. Dieu veuille les convertir & les rendre humains !

Vous vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos remercîmens. Il y avoit un poſte vacant qui vous convenoit: vous le méritez, j'en ai parlé au roi, & voilà tout. Le ſervice que je vous ai rendu, m'a fait plus de plaiſir qu'à vous. Partez donc pour l'armée, & ſojez l'ami du prince de Condé. J'ai dans l'eſprit que ce jeune homme ira loin: il a de grands exemples dans ſa famille, & bonne envie de les imiter. Ses talens pour la guerre ſe développeront bientôt. Tant mieux; on ne connait plus la France; la race des grands hommes eſt preſque éteinte: j'eſ-

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC. 1762.

JE vous remercie ſincerement de vos ſoins, & je vous prie de me les continuer. Des nouvelles de Ruſſie ſont actuellement plus importantes que jamais. Il y a longtems que nous ſavons que le nouveau czar n'aime pas la France : nous avons perdu une bonne amie dans Elizabeth. Votre Pierre III. ne ſe donnoit pas même la peine de cacher ſes ſentimens du vivant de ſa tante ; & j'ai oui dire qu'il ne manquoit jamais de plaiſanter ſur les défaites des ruſſes, ou des alliés, quand l'occaſion s'en préſentoit ; ce qui feſoit voir qu'il avoit un mauvais cœur & un mauvais eſprit. Perſonne ne doute que ce prince n'abandonne bientôt l'alliance : encore ſerons-nous bienheureux, s'il ne ſe

joint

joint pas à nos ennemis. Dans une pareille circonſtance votre miniſtere eſt très-délicat: vous marcherez partout ſur des épines. Cependant tout deſpotique que ſoit un czar de Ruſſie, on ne croit pas que celui-ci oſe abandonner bruſquement la cauſe commune: cette démarche, ſi elle étoit trop précipitée, ne manqueroit pas de déplaire à la nation. Les ruſſes ſavent obéir; mais ils ſavent auſſi ſe défaire de leurs maîtres, quand ils oſent abuſer de leur pouvoir. La révolution de 1740, à laquelle il doit ſa couronne, eſt un exemple récent & terrible qui le retiendra peut-être. La défection de ce prince ſeroit ſurtout déplorable dans la circonſtance; car l'Alexandre du nord eſt perdu, ſi la guerre dure ſeulement encore quatre mois. Tâchez donc de parer ce coup, s'il eſt poſſible de le parer.

Les fourrures que vous m'avez envoyées ſont fort belles, & je vous remercie bien de vos peines. Elles valent mieux que

celles

pere que vous aiderez à la faire revivre, & je ſouhaite de tout mon cœur que la fortune vous traite d'une maniere digne de vous, &c.

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

COMMENT vous portez-vous, mr. le duc? Vous allez voir que vos amis ne vous ont pas oublié. Mais auparavant il faut commencer par la préface, qui eſt *la ſalſa del libro*. Vous ſavez que nous n'avons que trop longtems fait la guerre, que nous n'y avons rien gagné, que nous avons grand beſoin de la paix avec les anglois & que les Anglois n'en ont peut-être gueres moins beſoin que nous. Eh bien, le roi a hier réſolu dans ſon conſeil de vous charger d'une petite commiſſion à ce ſujet. Il faut donc que vous quittiez incontinent vos bois & votre garenne pour venir à Fontainebleau recevoir

vos instructions : delà vous irez à Londr
re la révérence au bon roi George qui vo
tend, & l'inviter à être de nos amis. J
ne savoit d'abord qui charger d'une né
tion si importante & si délicate : une ce
personne a cité votre nom ; sur quoi c
prince a beaucoup loué vos lumieres, v
lens & votre zele pour son service. Je l'
tois avec plaisir, & j'étois bien éloign
parler contre ma conscience en disant d
de vous. Je sens que cet emploi est u
désagréable : il seroit plus beau d'être
bassadeur d'un roi vainqueur que celui
roi vaincu. Mais vous êtes bon fran
l'amour de la patrie l'emportera sur v
pugnances. La paix que j'espere est la
chose que je desire actuellement, & qui
se m'attacher encore un peu à la vie. M
té n'est bas bonne ; mais si je puis voir la
ce paisible, le roi content, & ses sujets
quilles après tant de calamités, j'aurai
vécu. Je vous salue de tout mon cœur,
le duc : vous aurez toujours une des

m

mieres places dans la liſte de ceux que j'eſtime, & qui eſt très-courte, &c.

LETTRE LVII.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

MA chere amie, car ce nom eſt plus beau que celui de madame la comteſſe, & c'eſt pourquoi je m'en ſers ſouvent, vous me demandez ſi je penſe toujours à vous. Que ne me demandez-vous ſi je vis encore? Pourrois-je oublier vos charmes & votre mérite? Enfin j'eſpere que nous aurons la paix. Elle nous eſt bien néceſſaire après la guerre la plus funeſte & la plus honteuſe qui ſe ſoit faite depuis le vieux Pharamond. La gloire de la nation ſous Lonis XIV. s'eſt diſſipée comme un ſonge, & elle ne trouve à ſon réveil qu'une honte réelle. Quel tems, ma belle comteſſe! Le roi eſt chagrin, & moi je pleure, tandis que le monde croit que nous

ſommes ici fort contens. Le bonheur ne ſe trouve pas dans les cours ni dans l'ambition, mais dans les cœurs modeſtes & modérés, qui ne deſirent, n'eſperent, & ne demandent rien.

Valcourt diſoit hier en riant, qu'il auroit falu pendre une demi-douzaine d'officiers généraux pour donner l'exemple, & que les anglois avoient été bien ſervis depuis qu'ils avoient tué un amiral. Le roi ne rioit pas; mais ſa bonté de cœur ne l'a pas empêché de dire que ce raiſonnement là n'étoit pas tout-à-fait ridicule. Les anglois nous ont bien fait du mal, & nous leur en avons bien fait auſſi: voyez s'il y a là quelque ſujet de conſolation, car il faut profiter de tout. Valcourt diſoit auſſi qu'au lieu de demander la paix, il n'y auroit qu'à laiſſer prendre aux anglois le reſte de nos colonies, retirer nos troupes d'Allemagne, & faire une guerre défenſive ſur nos frontieres; tandis que nous employerions la plus grande partie de nos forces pour ſa

des descentes chez l'ennemi, le harceler, désoler son commerce, &c.; que par-là les anglois seroient obligés de demander la paix à genoux en moins de deux ans, ou de faire banqueroute à l'univers. Il y a un certain air de raison dans ce discours: mais il auroit fallu prendre ce parti il y a deux ans: c'est aujourd'hui trop tard.

Je me dépite contre moi-même quand je considere quels gens j'ai récommandés pour soutenir l'honneur de la France; des gens qui n'étoient propres à rien & qui aspiroient à tout; qui savoient faire des révérences & des basses, & couroient ensuite en Allemagne pour se battre comme des femmes, & servir de risée à toute l'Europe. Ces réflexions me désolent & le roi aussi. Quelqu'un demandoit l'autre jour au prince de Conti, pourquoi la France avoit tant dégénéré, & qu'on ne voyoit plus de Turennes, ni de Saxes. *C'est*, dit-il, *depuis que nos femmes ont affaire à leurs laquais.* Hélas! tout

 a chan-

à changé. Adieu, ma belle comteſſe; je vous aime de tout mon cœur. &c.

LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE. 1762.

NOUS ſommes accoutumés à recevoir de mauvaiſes nouvelles, mais nous n'y ſommes pas moins ſenſibles. Celle de votre derniere bataille a achevé de nous jetter dans la conſternation. Vous avez de nouveau trompé les eſpérances du roi & les miennes, & nous ſommes tous dans la douleur. On vous impute bien des fautes dans cette affaire, & nous admirons malgré nous la ſageſſe du prince Ferdinand, qui avoit promis de vous battre, & qui a tenu parole. Il falloit, diſent vos ennemis, qu'il comptât bien ſur ſa fortune, ou ſur votre incapacité. Quant à votre collegue, tout le monde juſtifie & le plaint. Je crois cependant qu'

à tort de vous juger ſi ſéverement, & moi encore plus de vous avoir expoſé à l'être. Ne craignez pourtant rien : je prendrai ſoin de vos interêts, & je tâcherai de faire votre paix avec le roi, qui eſt réſolu de la faire avec ſes ennemis. Les vieillards qui ſe reſſouviennent des dernieres années de Louis XIV. leur comparent le tems préſent. Nous avons tout perdu, des batailles ſans nombre, un million d'hommes, nos colonies, notre crédit & notre honneur. Nous n'avons plus ni argent, ni reſſources. Le roi parloit, il y a quelque tems, de s'aller mettre à la tête de ſes armées pour les ranimer par ſa préſence. Je m'imagine que cette démarche auroit été utile ; mais on l'en a diſſuadé. Au nom de Dieu, mr. le maréchal, ſi les affaires ne ſont pas encore tout-à-fait déſeſpérées, tâchez de les réparer, & de nous mettre en état d'obtenir une paix plus honorable. Surtout faites tous vos efforts pour ſauver Caſſel, qui feroit alors un équivalent dans le traité de paix. Quel eſt ce

brave Luckner, dont on m'a tant parlé, & qui a acquis tant de gloire à nos dépens? Il faut avouer que les anglois sont trop bien servis. Je hais surtout & j'estime ce marquis de Granby, qui doit au moins partager par moitié la gloire du prince Ferdinand. Je conviens qu'il est bien difficile de vaincre de pareils hommes, & nous craignons à tout moment de recevoir la nouvelle de quelques nouveaux désastres, à moins que vous ne fassiez changer la fortune, ce que je souhaite de tout mon cœur, sans oser l'espérer.

Je suis, &c.

§§**§**

LETTRE LIX.

Au Duc de CHOISEUIL. 1762.

JE suis malade, cependant je tâcherai de vous répondre. Je vous dirai d'abord que le roi est content & vous estime. Le vieux

vieux maréchal étoit trop ſyſtématique, & les hommes à ſyſtêmes réuſſiſſent rarement. Jamais miniſtre ne fut plus malheureux que lui, excepté le Chamillard du dernier roi, que l'on fit miniſtre de la guerre, parcequ'il ſavoit bien jouer au billard. Pour moi, je crois en vérité qu'il avoit plus de réputation que de mérite. Il s'agit donc de mieux faire, & de réparer ſes fautes. Vous commencez dans des tems bien difficiles; mais votre gloire en ſera plus grande, ſi vous triomphez des difficultés, comme je l'eſpere.

Ce qui ſe paſſe parmi les ruſſes eſt inouï: quels maîtres! quels ſujets! L'impératrice Eliſabeth meurt, ſon neveu lui ſuccede, & ſa femme le ſupplante, & tout cela en ſix mois de tems. Le pauvre Pierre avoit grand tort auſſi de ſe faire ſoldat pruſſien, & de ſe brouiller avec ſa femme. Je ne penſe pas qu'il faille ſe fier à la nouvelle czarine, ni compter ſur elle, quoiqu'elle ait pris pour un de ſes principaux prétextes la paix

honteuſe qui avoit été conclue avec la Pruſſe; ſoyez ſûr qu'elle ne lui fera pas la guerre. Il y a des horreurs dans tout cela. Il ne faut pas non plus eſpérer grand' choſe de la part des eſpagnols: je les crois ſinceres, mais ils ſont inactifs & irréſolus. Quant à l'Allemagne, tout y eſt déſeſpéré. L'Allemagne a toujours été le tombeau des françois: dans cette guerre elle a encore été le tombeau de leur gloire. Ainſi ce bel épouvantail du *pacte de famille* n'aboutit à rien. Les anglois en ont eu peur: à préſent ils rient avec raiſon de leurs frayeurs & de nos vaines eſpérances. Le plus ſûr eſt donc de faire la paix: mais l'ouvrage ſera difficile avec un peuple inſolent dans la victoire, qui eſt l'ennemi naturel du genre humain, & ſurtout des françois. Mr. le duc, ſi vous venez à bout de cette grande affaire, vous aurez la gloire d'avoir ſauvé votre patrie. Il ne s'agit pas de faire une paix ſûre: cela eſt impoſſible; les anglois & les françois ne peuvent reſter longtems amis: la haine réciproque des deux nations, la rivalité du commerce,

l'oppoſi-

l'opposition des intérêts & des alliances leur remettront bientôt les armes à la main. C'est pourquoi je m'imagine qu'il faut tâcher de conserver quelques établissemens en Afrique & dans les Indes: c'est l'unique moyen de réparer & d'augmenter notre marine, de sauver notre commerce, de nous fortifier partout, & d'attaquer les anglois avec plus de succès & de sureté, quand l'occasion s'en présentera. La prise de nos vaisseaux marchands avant la déclaration de guerre étoit une action infame que la France n'oubliera jamais, qu'elle n'en ait tiré vengeance. Que nous sommes humiliés! Nous donnons à nos ennemis des perruquiers, des rubans & des modes; & ils nous donneront des loix! J'espere que cela ne durera pas: tâchez, mr. le duc, de faire la paix aux conditions les plus raisonnables qu'il se pourra, après quoi préparez-vous à la guerre.

Je suis, &c.

LETTRE LX.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

JE voulois vous écrire ce matin, & ma plume commençoit déjà à courir, lorſqu'une femme que vous connoiſſez m'eſt venue interrompre bruſquement. Allons, madame, m'a-t-elle dit, laiſſez là votre lettre & vos complimens; il faut nous divertir. Je l'ai ſuivie en grondant, & nous avons été pour nous divertir chez la groſſe ducheſſe, qui a fait tout au monde pour m'amuſer ſans pouvoir réuſſir: j'étois de trop mauvaiſe humeur. A la fin cependant, nous avons vû entrer en petit ange, que j'ai beaucoup embraſſé & caraſſé: c'étoit votre fille. En honneur elle eſt adorable, la petite: elle a de beaux yeux, de beaux traits, un air fin dans tout ce qu'elle fait; beaucoup

coup d'esprit, de douceur, de modestie & un bon cœur: l'homme qui l'aura sera bien heureux, s'il est digne d'elle & de vous. Sa présence a dissipé ma mélancolie, & la migraine qui commençoit à me prendre. Jamais une si belle bouche n'a dit des choses si agréables que celle de cette aimable enfant. On a joué, on a ri, & puis nous sommes revenues ici. Pour continuer mon plaisir, je me suis aussitôt mis à vous écrire. A propos, connoissez-vous ce vilain homme qui a la bouche auprès de l'oreille? Il étoit hier à la messe du roi auprès de la belle marquise de Gondi. Elle l'avoit vû deux ou trois fois chez ses amies, & lui avoit parlé avec politesse. Ne voilà-t-il pas que ce benêt avec sa figure abominable se met dans la tête qu'elle est folle de lui? Il étoit donc à la messe à côté d'elle, sans qu'elle s'en apperçut, & il ne savoit comment s'y prendre pour se faire remarquer. Mais enfin l'amour est ingénieux: il lui pousse donc rudement le bras, & fait tomber ses *heures*, afin d'avoir la satisfaction de les ramasser, & de lui baiser la main.

Tout cela lui a réuſſi juſqu'au baiſer, qu'on eut l'adreſſe d'éviter. La dame de retour chez elle lui a fait dire que ſon procédé avoit été indécent & groſſier, qu'elle le prioit de ne jamais plus lui montrer ſon viſage, & qu'elle ſouhaitoit ſincerement qu'il devint auſſi ſenſé qu'il étoit laid. Ce mot de *laid* a été un coup de foudre pour ce pauvre malheureux, qui ſe croit un Adonis. Il en eſt tombé malade: quatre médecins n'ont pû empêcher q'il n'eût le tranſport au cerveau, & il eſt à l'agonie. S'il meurt, ſon hiſtoire ſera une des plus tragiques dans celle de l'amour-propre. Mais helas! qui eſt-ce qui n'en a pas? Il y a dix momens dans la journée, où je me crois encore très-jeune & très-belle contre un où je n'en crois rien du tout. La ducheſſe vous a-t-elle vue, comme elle l'avoit dit? Elle eſt du très-petit nombre des femmes eſtimables. Elle a beaucoup de religion, d'eſprit & de gaieté: ce ſont les perſonnes que j'aime, quoique je ne les ſuive que de loin.

On raconte des merveilles de la B... * elle eſt folle à lier. Hélas! c'eſt l'amour, le tendre amour qui en eſt la cauſe. L'autre jour elle fut ſi contente de ſon amant qu'elle lui donna ſon portrait enrichi de diamans, qu'elle avoit reçu la veille de ſon mari. Mais il faut vous dire que cet homme aime encore plus le jeu que ſa maîtreſſe. Il avoit beaucoup perdu: voilà qu'il tire le mari à part, & lui demande cent piſtoles ſur ſon bijou. La pauvre B.... eſt enragée de cette marque de mépris, & veut tout de bon renoncer à l'amour: perſonne n'en croit rien, mais en attendant, elle fait pitié. Les paſſions ſont bien dangereuſes & bien ridicules dans certaines gens. Heureux ceux qui n'aiment rien! Il n'y a point de nouvelles. Nous paſſons notre tems à l'ordinaire à nous ennuyer, & nos miniſtres à bâtir châteaux en Eſpagne. Les habitans de Dunkerque ſe préparent à célébrer une fête ſéculaire: il y a preſque cent ans qu'ils ont le bonheur d'être françois; & ils vont s'en réjouir ſolemnellement:

* La ducheſſe de Beauvilliers.

lement: cela fera rire les anglois. Pour moi, je me réjouis d'avoir une amie telle que vous, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, & tout dire ſans crainte & ſans réſerve. Venez, que je vous embraſſe: mais hélas! je n'ai pas les bras aſſez longs, &c.

§ * * § * * § * * § * * § * * §

LETTRE LXI.

A madame l'abbeſſe de CHELLES. *.

1762.

JE recommande à vos prieres le roi, la France, & moi, avec tout le reſte: le ciel n'eſt jamais ſourd aux prieres des ſaints. On va travailler à la paix, mais il n'y a que Dieu qui puiſſe nous la donner. C'eſt une grace, madame, que vous êtes digne de demander & d'obtenir. Que vous êtes heureuſe d'avoir quitté ce monde bas & méchant! Il y a de

* auparavant mademoiſelle de Rupelmonde.

de belles dames qui me portent envie, & moi j'envie leur liberté. La raiſon, les années, le malheur des tems, le mépris des petites vanités des cours, qui font pitié quand on les connoît, m'ont jeté dans une mélancolie noire qui me dégoute de tout. J'ai deſiré les grandeurs, & m'en voilà raſſaſiée. Cependant il me faut porter la joie ſur le viſage, tandis que j'ai la mort dans le cœur. Mais qu'avez-vous, me dit quelqu'un, vous n'êtes pas contente? Sire, lui dis-je, je ſuis fort contente, & en même tems je ſuis prête à pleurer, me voyant forcée de diſſimuler. Le roi ſe ſouvient toujours que vous étiez l'ornement de ſa cour; il vous regrette & vous admire: il dit que vous ſervez à préſent un meilleur maître. Hélas! je voudrois bien le ſervir ce meilleur maître. J'ai dans l'eſprit que l'ennui, la triſteſſe qui m'accablent, ſont une invitation de ſa part: mais je ſuis foible, & je continue à porter mes chaînes. Je vous ſalue, madame, avec le reſpect & l'affection que mérite votre vertu. Aimez-moi, plaignez-moi, & priez pour moi, &c.

LETTRE LXII

Au duc de NIVERNOIS. 176

VOUS avez donc vû la capitale & nouveaux romains, comme ils pellent: vous aurez de la peine à les ai Le roi George vous a bien reçu, les ſeign vous careſſent, & la canaille vous ſifle: tout ce que nous avions prévû. Le g point eſt de s'attacher au principal: il parler au pilote & aux officiers du vaiſſ ſans faire attention à la populace qui r mure à fond de cale. L'hiſtoire de v ſouper de Cantorbery nous a bien fait r cela eſt juſte, la paix n'eſt pas faite, & tre hôte vous a traité en ennemi. Les glois, dites-vous, ont généralement dé prouvé la conduite de cet honnête hom la réparation eſt généreuſe & ſuffiſante; r je ne crois pas que vous ſoupiez jamais c

lui. On admire vos dépêches ; le roi eſt très-content. On eſt prêt à céder volontiers le Canada aux anglois : grand bien leur faſſe ! Mais pour les îles & Pondicherry, il faut les ſauver à quelque prix que ce ſoit. Quant à la rançon des priſonniers & aux billets du Canada, il n'y aura pas de difficulté : c'eſt un petit mémoire de marchand, qu'il faudra payer auſſitôt. Je vous prie de ne pas oublier de préſenter mes reſpects à la grande dame : la bagatelle que je lui ai envoyée, eſt trop payée par la bonté qu'elle a eue de la recevoir : nous nous recommandons toujours à elle, &c.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIII.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

QUE dites-vous de l'archevêque * N'eſt-il pas plaiſant de venir nous fatiguer de ſa bulle & de ſes querelles avec le parlement, tandis que nous ſommes dans des inquiétudes mortelles ſur les ſuccès de la guerre ou les négotiations de la paix? C'eſt comme ſi on diſoit à un homme de venir ſéparer des enfans qui ſe battent dans la rue, tandis que le feu eſt dans ſa maiſon. Je ſuis bien en colere madame: de quels charmes voulez-vous parler? Je croyois d'abord que c'étoit quelqu'un qui vous regardoit, qui avoit fourré cette phraſe là pour vous. Hélas! mes charmes ſont partis avant moi. De grace, à l'avenir mettez beaucoup d'amitié dans vos lettres, & point de complimens.

* de Paris.

Il y a de bonnes nouvelles de Londres. Le duc nous mande que les anglois ſavent faire la guerre, mais quils ne ſavent pas faire la paix. Cependant il faudra faire des ſacrifices: ils nous rendent notre ſucre & les toiles des Indes; mais il faudra leur céder nos manchons & toutes les neiges du Canada: grand bien leur faſſe! La perte n'eſt pas grande, excepté celle de l'honneur, qui nous fait frémir. Nos amis nous ont bien ſervis.

Il faut, ma chere, que je vous conte une folie. L'ambaſſadeur que vous ſavez *, m'eſt venu rendre ce matin une viſite, & après les premiers complimens, il s'eſt écrié: *En vérité, madame, vous avez de beaux yeux!* Je me ſuis tournée vers lui, & lui ai demandé gravement, s'il parloit à moi. Eh, à qui parlerois-je donc? dit-il, ce n'eſt pas à ma femme. Ce trait m'a fait rire, & m'a donné tant de vanité, que je me ſuis d'abord habillée en couleur de roſe comme une petite

* Le duc de Bedford.

dite fille. Mais voilà par malheur qu'
ſant devant une glace, j'ai rencontré
ſage maigre de quarante. J'ai deman
étoit cette femme-là; on m'a dit que
moi, & ſur cela j'ai quitté ma robe c
de roſe. Mais parlons ſérieuſemen
belle comteſſe; je vous aime avec u
dreſſe, dont je ſuis quelquefois ſurpr
dont je ne me ſerois jamais crue capab
une femme. Croyez que c'eſt le plus
plaiſir de ma vie; *Dolce vita amor
che ſi tardi nel mio cor veniti*? C'eſt
amitié pour vous au moins que je
l'amour ne mérite ni mes éloges ni
grets. Ayez ſoin de votre ſanté,
avez quelque égard pour la mienn
belle inſenſible vous ſalue, & m'a do
baiſer pour vous. &c.

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS. 1762.

IL faut toujours vous remercier, mr. le duc: vous ne nous envoyez que de bonnes nouvelles, & vos lettres ſont charmantes. La politique, qui rend tant d'hommes ſombres & jaloux, ne fait que vous rendre plus aimable. Je crois voir la canaille de Londres avec un air bête vous regarder comme ſi c'étoit le rinocéros, & puis vous faire des grimaces. Quant aux honnêtes gens, vous n'avez, dites-vous, qu'à vous en louer: je n'en doute pas: j'ai connu des hommes de ce pays-là, qui pour les manieres, la politeſſe, la magnificence & les ſentimens auroient pû nous donner des leçons. Vous avez la modeſtie de dire que c'eſt à votre caractere public qu'on fait accueil:

cueil: point du tout; j'oſe dire que c'eſt à vous-même: on voit votre mérite, & on l'honore; voilà ce que vous me forcez de vous dire. Vous avez donc été à la bourſe de Londres, & on vous a hué. Mais pourquoi y alliez-vous? J'aimerois autant m'aller expoſer dans la forêt noire. La populace angloiſe n'eſt ni polie, ni aimable: c'eſt peut-être tant mieux. Il y a des gens qui penſent que ſi ce peuple le devenoit jamais, il ceſſeroit d'être à craindre. Quant à l'objet de votre miſſion, tâchez, mr. le duc, de votre côté, d'adoucir certains articles comme la pêche de Terre-neuve, que la France ne ſauroit accepter à des conditions auſſi honteuſes. Nous nous en rapportons toujours à votre ſageſſe & à vos lumieres: mr. de Choiſeuil vous ſeconde ici de ſon mieux. Cultivez nos amis: je vous prie de leur préſenter mes devoirs. &c.

LETTRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS. *Octobre*, 1762.

JE vous remercie beaucoup, mr. le duc, de votre attention & de votre ponctualité à me faire part du progrès de votre négotiation. Elle va rapidement, & elle ne pouvoit être en des meilleures mains. C'étoit l'opinion du vieux maréchal de Belliſle, qu'il n'y avoit point de pays au monde, où il fût plus aiſé de ſemer la diviſion qu'en Angleterre: il faut qu'il y ait toujours deux factions; il ne s'agit que d'en gagner une, & vous faites vos affaires pendant qu'elles ſe déchirent. Il diſoit auſſi quelquefois en riant que, s'il étoit aſſez riche & aſſez fou pour acheter la couronne d'Angleterre, rien ne ſeroit plus facile que de trouver des marchands qui la vendroient. Après tout, les anglois ſont de bonnes gens: ils ſont actuellement raiſonnables, & ſinceres dans leurs procédé. La

ſeul obſtacle à la paix l'année derniere étoit ce vieux renard de Pitt: il ſentoit bien qu'elle étoit néceſſaire; mais il ne vouloit pas y avoir part, de peur qu'il ne perdît ſa faveur parmi la populace, à qui il jugeoit bien qu'elle ſeroit odieuſe, & afin qu'il pût déſoler ſon roi, quand il jugeroit à propos. Cet homme-là eſt très-habile miniſtre ſans contredit; mais il n'en a pas agi avec nous comme un galant homme l'année paſſée, & je ne ſais pas s'il en agit en honnête homme avec ſa propre nation. Sa faction eſt puiſſante, & il eſt impoſſible d'acheter toutes ces gens-là: en pareil cas, il faut ſe fortifier d'un autre côté.

Il eſt certain, mr. le duc, que vous vous conduiſez avec une adreſſe infinie: c'eſt un éloge que vous méritez toujours. Vous aurez dans peu la gloire de conclure la paix la plus néceſſaire qui fût jamais: c'eſt une obligation que le roi & la France vous auront.

Eſt-il vrai qu'il y ait beaucoup de priſonniers françois en Angleterre, qui s'y ſont mariés

riés, & ont établi des manufactures de batistes? Examinez cela, s'il vous plaît; & voyez s'il seroit possible de prévenir la perte de tant de sujets du roi, & d'une branche de commerce importante.

Pour finir, je souhaite que vous passiez aussi agréablement votre tems à Londres, que le duc de Bedford le fait à Paris: il se réjouit, & paroit fort gai. Sa commission n'est pas embarrassante: il n'a qu'à dire oui ou non à ce qu'on lui propose, ce qui lui laisse beaucoup de tems pour les amusemens. Les anglois ne savent pas rire chez eux; il faut qu'ils viennent en France pour cela. Pour vous, mr. le duc, vous n'avez certainement pas le tems de vous divertir: les affaires vous occupent tout entier; ces soins sacrés qui regardent la Patrie, sont les plaisirs des belles ames. Je vous salue de tout mon cœur: j'espere que vous penserez aux petites emplettes que vous savez, & que vous ferez mes civilités à tous nos amis.

Je suis, &c.

LET-

LETTRE LXVI.

A la comteſſe de BASCHI. 1762.

IL y a quinze jours que je ne vous ai écrit, ma tendre amie, c'eſt-à-dire, qu'il y a quinze jours que je n'ai pas eu de plaiſir ; car à préſent je n'en connois guerres d'autre que celui de lire vos lettres & d'y répondre. Ayez toujours bien ſoin de votre ſanté, & de votre beau viſage que je baiſe tendrement.

Nous avons eu ici le vieux roi Staniſlas il eſt toujours gai, quoique dévot. Sa digne fille ne l'imite que dans le ſecond point : c'eſt une ſainte, dont la vue ſeule afflige les pauvres pécheurs. Staniſlas aime fort les jéſuites, qui dirigent ſa conſcience & ſes revenus ainſi les voilà en bonnes mains. Cependant par égard pour ſon rang, ſon âge & ſes

tus, la proſcription de ces honnêtes gens ne s'étendra pas juſqu'en Lorraine : ce bon prince en mourroit de chagrin ; & il eſt bon qu'il vive encore pour l'exemple des rois & le bien de ſes peuples. C'eſt une choſe étonnante & en même tems fort naturelle, que l'affection que les lorrains lui portent. Il y a quelques années qu'il avoit coutume de ſe promener par tout le pays dans une caleche : il n'avoit qu'un ſeul page avec lui dans ces courſes, & il s'amuſoit à fumer avec une grande pipe à la turque de ſix pieds de long. Comme on lui repréſentoit un jour à ce ſujet qu'il expoſoit ſa perſonne ſacrée : *eh ! qu'ai-je à craindre*, dit-il ; *ne ſuis-je pas au milieu de mes enfans* ! Voilà, ſelon moi, un mot ſublime, que les ſouverains devroient bien méditer. Il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſentiſſent comme lui le bonheur d'être aimés, & méritaſſent de l'être. Sa bonté lui a acquis le ſurnom de *Bienfeſant*, qui eſt, à mon gré, le plus grand & le plus beau des titres pour un roi.

On n'a pas approuvé ici les lettres qu'il a écrites aux puiſſances belligérantes pour leur offrir ſa médiation. S'il n'eût pas été ſi vieux, il auroit bien prévu qu'on la mépriſeroit. Un médiateur doit être parfaitement neutre: mais un beau-pere n'eſt pas cenſé l'être dans une affaire entre ſon gendre & ſes ennemis. Au reſte, cette démarche irréguliere lui fait honneur dans le fond: il ne l'a faite que par amour pour la pauvre humanité, qui eſt ſans ceſſe le jouet de l'ambition des princes.

Vous voyez, ma très-chere, que je retombe toujours dans la morale. C'eſt un ſujet que j'aime, & qui me convient pour bien des raiſons: vous les ſentirez vous-même un jour auſſi bien que moi.

La paix eſt preſque conlue, & nous nous en réjouiſſons comme des joueurs, qui après avoir preſque tout perdu, viennent à bout de ſauver quelques louis d'or qui les mettent en état

at de tenter encore la fortune à la premiere :caſion. Adieu, ma belle comteſſe, ré- uiſſez-vous auſſi avec nous, & aimez- oi .....

LETTRE LXVII.

A la même.

OUI, madame, j'ai vû quelque choſe de la *Nouvelle Héloïſe;* mais je n'ai as eu la patience d'aller juſqu'au bout. Quel- mauſſade créature que cette *Julie d'Etan- s!* Combien de raiſonnemens & de babil ertueux pour coucher à la fin avec un hom- e! Je crois que le pauvre Rouſſeau eſt un u fou malgré tout ſon mérite: il a des ées ſi ſingulieres, il écrit d'une maniere ſinguliere & ſi arrogante, que je n'ai pas nne opinion de ſa tête: car la ſageſſe eſt ſim- e, unie, douce & ſociale. La folie de cet mme eſt d'être admiré pour ſa conduite mme pour ſes écrits. Il s'applique à être bizarre,

bizarre, bourru, groſſier, avec autant de ſoin que d'autres à être amuſans, gais & polis. Il y a quelque tems qu'ayant appris qu'il étoit pauvre, je voulus lui envoyer une bagatelle. Mais on m'avertit que pour faire cette bonne œuvre, il falloit uſer d'artifice, & donner le change à ſa délicateſſe, ou à ſon orgueil, comme vous voudrez l'appeller. Je lui envoyai donc quelqu'un qui lu porta quelques cahiers de muſique à copier. Il fit l'ouvrage, dont je n'avois réellement que faire, & on lui compta cent louis pour ſa peine. *Non, non, c'eſt trop*, dit le bourreau, *il ne me faut que douze francs.* Il prit donc douze francs, laiſſa le reſte, & ſe renferma ſur le champ dans la caverne pour ſe careſſer & s'admirer ſoi-même. Vous m'avourez, ma chere, que voilà un original d'une nouvelle eſpece. Les anciens cyniques mépriſoient tout, l'or, la table, les plaiſirs, & les rois pour s'eſtimer eux-mêmes. Le pauvre Rouſſeau n'eſt pas bien éloigné de reſſembler à ces gens-là, & n'en eſt que plus à plaindre. Les

cyniques

cyniques avoient grand nombre d'admirateurs, & ils avoient quelquefois la ſatisfaction d'inſulter à des rois qui étoient aſſez bons pour les aller voir. Mais ce tems paſſé n'eſt plus, & je ne crois pas que jamais Jean-Jacques ait le plaiſir de dire à Louis XV. *Ote-toi de mon ſoleil.* Cependant j'admire ſon éloquence & la force de ſon ſtile: J'ai fait du bien à des gens qui valoient beaucoup moins que lui, & je l'aurois obligé tres-volontiers s'il l'avoit voulu. Après tout cet homme-là n'eſt pas un auteur pour moi: il eſt trop ſombre, toujours grondant, toujours mordant, toujours argumentant, & cela ne me plaît pas. Il me faut une philoſophie amiable, douce, touchante, ſans raiſonnemens alambiqués, ſans argumens d'avocats, & ſurtout ſans mauvaiſe humeur. N'êtes-vous pas de mon goût?

Ne montrez cette lettre à perſonne: liſons & jugeons les livres pour nous-mêmes ſans rien prétendre, ni rien affecter. Voilà une

longue lettre ſur des riens; mais je n'avois rien à vous dire, & j'aime à vous écrire. Je pourrois vous dire que nous allons avoir la paix, que cette paix ſera humiliante, que le comte plaît toujours beaucoup au roi, & que je vous aime de tout mon cœur: mais vous ſavez tout cela. Adieu, mon amie, ſouvenez-vous toujours de la belle déeſſe, qui n'eſt plus ni déeſſe, ni belle, & qui ne s'en ſoucie gueres . . . . . .

LETTRE LXVIII.

A la même. 1762.

VOUS me parlez toujours du pauvre M.. * . Je le ſouffre, mais je ne ſuis pas obligé de l'eſtimer. Je lui dis quelquefois; „ Mon pauvre ami, vous devriez „ conſidérer ce que vous étiez plutôt que ce „ que

* Le marquis de Marigni, frere de madame; autrefois monſieur Poiſſon.

» que vous êtes : j'eſpérois que la vanité vous
» rendroit un galant homme, & je me ſuis
» trompée. Vous pernez des airs de grand
» ſeigneur, qui ſont inſupportables dans
» ceux qui ſont nés grands ſeigneurs, mais
» ridicules dans un homme comme vous. "
Eh bien il écoute tout cela, dit que j'ai raiſon, me remercie, & va de-là ſe faire appeller *monſeigneur* par D...., & ſes pareils. Comme je déſeſpere de le corriger, j'ai réſolu de lui laiſſer recueillir la haine & le mépris de ceux qui ont le malheur de l'approcher; puiſqu'il n'y eſt pas ſenſible. Je l'appelle auſſi quelquefois *monſeigneur*, & il ne voit pas que je me moque de lui. Mais laiſſons-là ce pauvre homme, & parlons de vous, ma chere: vous êtes bonne, vraie, décente; vous connoiſſez le monde qui vous eſtime; tout le monde vous honore, vous aime & vous recherche. Continuez à vous faire eſtimer: c'eſt le ſeul plaiſir ſolide de la vie, & je tâcherai de le partager avec vous. Je m'imagine que les belles qualités des perſonnes que j'ai-

cuſſions, de péculat, & de toutes ſortes de crimes; mais on ne l'accuſe pas de poltronnerie. On va lui faire ſon procès; je plains tous les malheureux; cependant la juſtice veut qu'il ſouffre, s'il l'a mérité. Je ſuis bien malheureuſe auſſi, quoique d'une autre maniere. La miſere publique, dont on m'accuſe, la haine de mes ennemis, l'ennui de la cour, une mauvaiſe ſanté qui empire tous les jours, les rides que je commence à appercevoir ſur mon viſage, & que d'autres ont apperçues avant moi, tout en un mot ſert à rendre ma ſituation auſſi triſte que d'autres la croient agréable. Cependant, je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, puiſque j'ai une amie, à qui je puis montrer mon ame toute entiere, qui me plaint ſincerement, & me conſole. Qui m'auroit dit, il y a une douzaine d'années, que j'aurois beſoin de conſolations? Adieu, ma très-chere, je vais pleurer, & penſer à vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES. 1762.

CE que vous m'écrivez au ſujet de la préſente négotiation avec l'Angleterre, n'eſt peut-être que trop vrai. Elle eſt accablée preſque autant que nous; elle a une dette énorme & effrayante; ſes richeſſes ne ſont que du papier, & ce qui la ſoutient c'eſt uniquement ſon crédit, qui commence cependant à baiſſer. Peut-être que ſi la guerre continuoit ſeulement encore un an, les anglois ſeroient obligés de faire banqueroute, ou de réduire l'intérêt de leur fonds, ce qui leur ſeroit également funeſte, & nous ſerions amplement vengés. Je comprends toutes ces raiſons, je les approuve, & je vous en ſuis obligée. Mais le roi eſt las de la guerre; il eſt le maître, & il faut obéir. Cependant, mr. le maréchal, continuez-vos avis; la

ſingularité de ma ſituation me les rend né
ſaires, & la ſupériorité de vos lumieres
les fait eſtimer autant qu'ils méritent de l'

Mais pourquoi ne voulez-vous pas
nir à la cour? Vous y trouveriez des ami
ceres, à qui vous feriez utile, & qui à
tour ſeroient charmés de vous ſervir. (
ſidérez d'ailleurs, qu'il eſt fort incomm
de ne pouvoir conférer que par lettres
ne vous dis pas la moitié de ce que je v
dirois de bouche, & vous ne pouvez
crire la moitié des choſes que vous pour
me dire, & que j'ai beſoin de ſavoir. M
vous aimez votre repos, & votre libe
hélas! vous avez bien raiſon, je vous en
Votre fils ſera un galant homme dign
vous: mais il n'eſt pas encore auſſi pl
ſophe que ſon pere, car il aime le mo
comme tous les jeunes gens qui ne le
noiſſent pas, & il veut faire ſon chemin.
yez ſûr, monſieur, qu'il y a une certaine
ſonne qui l'aidera de tout ſon pouvoir & c

déjà fait quelque bagatelle pour lui en attendant mieux.

Mais pour revenir aux anglois, ne trouvez-vous pas qu'il eſt bien dur de payer la ſubſiſtance des priſonniers qu'ils ont faits ſur nous? Il me vient dans l'eſprit à cet ſujet une comparaiſon qui me ſemble juſte. Suppoſé qu'un homme aille voler dans la rue les enfans de ſon voiſin, aura-t-il pour cela le droit de les garder pendant ſept ans, & puis d'exiger que ce voiſin lui paye leur penſion lorſqu'ils lui ſont rendus? N'y a-t-il pas là deux injuſtices? Mais par malheur il ne s'agit pas ici de juſtice; la force a enlevé les enfans du roi, & la force oblige à payer leurs dépenſes. Dieu ſoit loué de tout! mais les choſes vont horriblement mal dans ce monde, comme diſpoit le philoſophe Martin.

J'embraſſe toute votre famille; quand m'envoyerez-vous la petite Henriette? Je meurs d'envie de la voir, quoiqu'à chaque

fois elle renouvelle mes douleurs en me rappellant le ſouvenir de ma chere Alexandrin qui avoit comme elle un bon cœur & un très beau viſage. Hélas! la mort me l'a impitoyablement enlevée lorſque j'étois ſur le point de la marier, & cela en vingt-quatre heures de tems. Que je la hais cette mort non pas tant pour moi, que pour les perſonnes que j'aime, & qu'elle m'arrache d'entre les bras! Si je pouvois faire des vers comme Voltaire, la belle ſatire que je ferois contre elle! mais hélas! je le ſais, fort inutilement.

Je vous prie de bien examiner le mémoire de Dubret: je n'ai fait que le parcourir à la hâte faute de tems; mais je crois qu'il y a du bon. Je ſerois charmée que ſon projet fût véritablement utile & poſſible au commencement de la paix. La France a beſoin d'un bon régime pour ſe remettre. C'eſt comme un malade qui ſort d'une maladie dangereuſe, & qui ne ſauroit trop ſe tenir ſur ſes gardes de peur d'une récidive. Il y a grand nombre

nombre de médecins qui adreſſent tous les jours au miniſtere des remedes qu'ils diſent excellens & infaillibles: mais nous craignons les charlatans & les empiriques. Vous, monſieur, qui connoiſſez ſi bien la maladie de l'état, fourniſſez-nous des remedes bons & ſûrs; ou du moins aidez-nous à rejeter les mauvais & à les connoître. J'attends une lettre, & je la veux bien longue pour mon plaiſir & mon inſtruction. Adieu, monſieur; ſoyez perſuadé que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXX.

A la Comteſſe de BASCHI. 1762.

ENFIN après ſix ſemaines de conférences, de complimens & de patience, on a conclu les *préliminaires* de la paix; & tout le monde eſt dans la joie, car cette guer-

re

re étoit un horrible fardeau. Le roi revenoit de la chaſſe, lorſqu'on les lui a préſentés. Il les a ſignés encore tout botté, en diſant qu'il n'avoit jamais rien ſigné avec plus de plaiſir. Je crois pourtant que la paix de 1735, par laquelle il gagna la Lorraine, étoit plus agréable à ſigner; mais peut-être ne s'en ſouvient-il plus. Sa bonté d'ame paroit bien ici, & ſon amour pour ſon peuple; car il ne trouve d'autre avantage à la paix que celui de ſoulager ſon peuple: mais c'eſt beaucoup pour un bon roi. N'admirez-vous pas cette ſingulière conformité entre la fortune de cet excellent prince & celle de Louis XIV? Ils ont tous deux été heureux, craints & reſpectés de toute l'Europe pendant plus de quarante ans; après quoi ce n'a plus été qu'un long & déplorable enchaînement de calamités, de pertes & de miſère. Quels tems? hélas! Aurois-je jamais crû vivre aſſez pour voir *Louis le bien-aimé* devenu un objet de pitié, à qui un vainqueur arrogant accorde la paix comme une grace? Un ſoldat, qui ſervoit dans la derniè-

re

guerre ſous le maréchal de Saxe, repondit un jour à des étrangers qui lui demandoient quel étoit ſon pays : *j'ai l'honneur d'être françois.* Qui oſeroit en dire autant aujourd'hui ? Cependant tout le monde eſt en l'air au ſujet de ces *préliminaires :* tout le monde s'embraſſe, ſe careſſe, ſe félicite : j'ai peur que la joie ne nous rende fous, comme la douleur nous a rendus miſérables.

Hier la petite marquiſe que vous ſavez courut chez moi toute eſſouflée, toute ſuante, toute palpitante. Eſt-il vrai, madame, me dit-elle, que la paix ſoit faite ? Non, madame, lui dis-je, mais elle ſe fera. Eh quand, madame, reprit-elle, pour l'amour de Dieu, quand ſe fera-t-elle ? Je lui demandai quel intérêt ſi vif elle prenoit à la paix. Elle ſe mit à rougir & à faire l'enfant. Enfin je la preſſai, & découvris qu'il y avoit un homme aimable à l'armée, à qui elle vouloit beaucoup de bien, & qu'elle haïſſoit la guerre & aimoit la paix de tout ſon cœur à cauſe

se de lui. Voilà un échantillon de nos belles patriotes.

J'irai demain à *Belle-vue*, & j'espere que vous viendrez me voir. Je serai seule au milieu de la foule, & ne verrai que vous, parceque vous valez mieux que tout le reste. Je vous prie de donner pour moi deux cent louis à la petite La Vergue: j'aime cette fille-là pour ses bonnes mœurs & son esprit: je lui ferai toujours du bien, si elle continue à le mériter. Mais il ne faut pas qu'elle sache que cela vient de moi: par-là nous éviterons la vanité l'une & l'autre. Je me porte bien, mon frere aussi; & vous aussi, à ce que j'espere. Adieu, il y a longtems que je n'ai été d'aussi bonne humeur qu'à présent, à cause de cette paix qui doit réjouir tout le monde, & parceque je m'attends à vous embrasser dans peu.

Si vous voyez ce gros cochon de N.... * grondez-le bien pour moi. J'ai appris qu'il avoit

* Nanteuil.

voit été fort gai dans un certain endroit. Je oudrois bien ſavoir ſi un loyal chevalier doit re dans l'abſence de ſa dame. Quelle hor- eur! Manger une omelette brûlante ſur le erriere nu d'une pauvre fille. Cette aven- re a tranſpiré malgré toute ſa fineſſe, & on nvient généralement que c'eſt une fort auvaiſe, & fort cruelle plaiſanterie. Nous nnoiſſons ici ſon complice. Ils ont, dit-on, nné cinquante louis à cette fille: c'eſt quel- ue choſe, mais ce n'eſt pas aſſez pour le mar- e qu'elle a dû ſouffrir. Il faut avouer que monde eſt quelquefois bien fou & bien mé- ant. Les femmes même veulent auſſi com- encer à donner des ſcenes. Des dames 'on m'a nommées, revenant de la cam- gne la ſemaine derniere, ſe ſont arrêtées ns une hôtelerie pour ſe raffraîchir, & s'é- it miſes à boire, elles ont caſſé dans leur lle humeur les verres & les vitres pour imi- un peu le tapage des hommes. Quelles mmes! Adieu, encore une fois. Eſt-ce que us ne me dites pas de finir?

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE LXXI.

A la même. 1762.

LE plaiſir que j'ai eu de vous voir a été bien court, ma chère comteſſe: je ne ſais d'autre moyen de le rappeller & de me conſoler que celui de vous écrire. Vous ſavez que nous étions auſſi tranſportés de la concluſion des *préliminaires*, qu'un pauvre mourant, à qui ſon médecin annonce qu'il lui ſauvera la vie: mais voici bien d'autres nouvelles. Les anglois, c'eſt-à-dire, les marchands & le petit peuple, jettent feu & flammes: ils parlent de pendre le miniſtre qui oſera faire la paix, le miniſtre qui la négotiera, & le miniſtre qui l'approuvera. Le pauvre duc de B.... * fait pitié; il trem-

ble

* Bedford.

ble à l'idée ſeule de la réception qu'on lui ſera à ſon retour. Mais, dites-vous, le roi d'Angleterre n'a-t-il donc pas le pouvoir de finir la guerre, & de faire la paix, quand il juge à propos? Pardonnez-moi, madame, il a ce pouvoir. Qu'eſt-ce que ce pauvre B .... a donc à trembler? Madame, vous êtes bien ignorante: eſt-ce que vous ne ſavez pas qu'en Angleterre il y a un roi qui juge à S. James, ſept ou huit-cens autres gros qui s'aſſemblent au parlement, & ſept ou huit millions qui habitent les villes & la campagne? Quand le roi de S. James fait quelque choſe qui déplait aux autres, ils commencent d'abord par murmurer, par cabaler; puis ils pendent ſes miniſtres, & ſi coupent la tête à lui-même, ou le chaſſent, s'ils peuvent. Le même homme qui lui baiſe la main aujourd'hui pour obtenir une place, lui fera demain la guerre s'il lui en refuſe une ſeconde, en proteſtant toujours qu'il agit pour le bien public. Vous voyez donc, madame, qu'il n'eſt pas auſſi

facile de finir la guerre que de la commencer dans ce pays de la rate & de la liberté. Cependant je crois que l'ouvrage eſt trop avancé pour le laiſſer là: nous avons beaucoup d'amis à la cour de Londres & au parlement; il faut qu'ils achevent. J'écris donc à la belle dame, qui aime tant la paix, de ne pas perdre courage & de ſe conſoler.

On prit hier le plus beau cerf du parc de Fontainebleau, & mon chevalier vint me préſenter à genoux le morceau d'honneur. Je reçus cette galanterie avec un air de reine, comme un hommage naturel rendu à ma beauté; car je me croyois jeune & jolie: mais aujourd'hui je ne le crois plus. Dites à madame de L.... que je la verrai avec plaiſir: j'ai déjà oublié la malice qu'elle m'a faite, mais non pas ſon mérite, que je conſidere avant toutes choſes: car il faut être juſte; cela vaut mieux que de ſe fâcher. Je vous embraſſe: ne voulez-vous pas me faire une nouvelle ſurpriſe agréable?

LET-

LETTRE LXXII.

A la même.

VOUS n'aviez pas beſoin, ma chere amie, de recommander le marquis: tout le monde l'eſtime. Je n'ai jamais connu le tête plus claire, ni plus propre aux affaires. Mais il ne faut pas oublier de vous dire que j'ai penſé hier caſſer la mienne. Il s'agiſſoit de paſſer une porte: une dame vouloit que je paſſaſſe la premiere, & moi je ne le voulois pas. En reculant au milieu de cette belle diſpute, ne voilà-t-il pas que mon pied s'embarraſſe dans ma robe, & je tombe ſur le front? J'en ſuis pourtant quitte pour une petite boſſe, qui eſt une glorieuſe marque de ma politeſſe. On jouera bientôt ici *Eſope à la cour*: ne voulez-vous pas y venir? Nous avons dans cette cour quantité d'hommes qui ſont à la vérité auſſi laids qu'Eſope, mais très-peu qui ſoient auſſi ſa-

ges. Je voudrois que cela pût les corriger, ou du moins les rendre plus modeſtes. La reine parla hier de vous, & demanda de vos nouvelles: elle a beaucoup d'eſtime & d'amitié pour toutes les perſonnes qui vous reſſemblent. Cette bonne princeſſe eſt fort contredit la *femme forte*, dont parle ce roi juif qui aimoit tant les femmes: elle ſouffre ſa vieilleſſe, ſes infirmités, ſes chagrins, (car elle en a) avec un courage que j'admire & qui m'étonne. Je vois par ſon exemple que la vraie dévotion eſt bonne à quelque choſe. Le roi vit toujours avec elle, comme un honnête homme vit avec une femme qu'il eſtime; il eſt pénétré de ſa vertu, & je crois que, s'il lui ſurvit, il la regrettera ſincerement. Vous dirai-je encore ce que vous ſavez, que le dauphin ne m'aime pas? Il m'en donna hier une nouvelle preuve. Il paſſoit dans la galerie, & nous nous trouvâmes face à face auprès de la porte: je lui fis une profonde révérence, mais il détourna la tête en feſant la grimace. Sa haine

m'afflige

m'afflige beaucoup, ſans me rendre injuſte. Ce prince a de grandes qualités, un bon cœur, & peut-être trop de dévotion : mais ſur cela je m'imagine que le trop vaut mieux que le trop peu. Une choſe en quoi je l'admire le plus, c'eſt ſon attachement pour le roi; il l'aime tendrement, & c'eſt peut-être le ſeul héritier qui verſeroit des larmes ſinceres à la mort de ſon pere. Ces vertus ſont rares, mais elles ſont belles.

J'examine quelquefois ma conſcience, & quand j'y trouve un reſpect ſincere & naturel pour le bon & le vrai, il me prend des tentations de m'eſtimer un peu. Je ſais que cela ne ſuffit pas, & que la vertu conſiſte en quelque choſe de plus que les ſentimens. Cependant j'eſpere qu'à force de l'aimer & de la deſirer, elle me viendra. Me voilà encore, comme vous voyez, dans la morale : jamais je n'ai tant fait de réflexions qu'à préſent; c'eſt un effet naturel de l'âge. Si elles vous ennuient, paſſez-les : mais ai-

mez-moi toujours. Adieu, ma très-chere, embraſſez-moi ſur cette joue, puis ſur l'autre: bon ſoir, je vais me coucher & rêver à vous.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXIII.

A mr. l'Archevêque de Paris.

J'AI reçu votre lettre, monſeigneur: elle m'a ſurpriſe & affligée. On ſe plaint ici que le clergé fait trop de bruit ſur de riens: je ſais au moins qu'il tourmente cruellement le roi. Je ſouhaiterois que certains prélats, au lieu de ſe regarder comme des peres de l'égliſe, & de faire des mandemens que le parlement brûle & que la nation mépriſe, vouluſſent au contraire nous donner l'exemple de la modération, de la modeſtie & de l'amour de la paix. Je veux croire que

vos

vos billets de confeſſion ſont une choſe excellente; mais la charité vaut encore mieux. Je vous parle ici dans l'amertume de mon cœur que ces querelles m'affligent, parce-qu'elles affligent le meilleur des rois, & ſcandaliſent tout le royaume: ſi je me trompe cependant, je prie Dieu de m'éclairer. Mais en même tems je voulois m'expliquer une bonne fois avec vous. Pour vos jéſuites, il faut les abandonner à la juſtice des parlemens. Un homme qui les connoît bien, me diſoit hier qu'ils n'ont jamais rien fait de bon que d'apporter le quinquina du Perou, & que leur ſociété a été le fleau des rois & des états qui les ont ſoufferts. Il me ſeroit impoſſible de les ſervir: mais quand même je le pourrois, je ne voudrois pas; je vous le dis tout net. Il paroît qu'ils ont mérité d'etre détruits; eh! bien, qu'on les détruiſe. Je vous prie donc, monſeigneur, de ne me plus parler de cette affaire, & de laiſſer le roi en paix: ſouvenez-vous que vous êtes ſujet, avant d'être évêque. Cependant vous êtes auſſi

mon pasteur, & je vous demande votre sainte bénédiction.

P. S. Je reçois dans ce moment un gros paquet de lettres. Ce sont des évêques qui me prient d'employer mon crédit en faveur de la société. Je vois par-là qu'il y a dans le royaume une ligue presque générale du clergé pour la sauver, tandis que presque tous les séculiers s'unissent pour la perdre, & cela avec raison. Je vais prier aussi ces évêques de me laisser tranquille, & de me donner leur sainte bénédiction.

LET-

LETTRE LXXIV.

Au Duc de BROGLIE.

VOUS vous moquez de moi, mr. le duc, avec vos complimens. J'étois ort touchée de votre disgrace, & je murmu-ois tout bas de voir un galant homme mal vec son prince, tandis que tant de petits ommes bas & rampans levent fierement la ète, & se croient quelque chose parcequ'ils ont heureux. Le roi étoit fort prévenu ; nais à la fin il a ouvert les yeux sur votre nérite, & la lâche envie de vos ennemis. l est vrai que j'ai dit sur cela un petit mot, lui n'a peut-être pas fait de mal : voilà toute obligation que vous m'avez, ou plutôt que e vous ai : car mon devoir & tout mon plai-ir sont de servir le mérite opprimé. Tous es étrangers que je vois, ne se lassent pas e parler de vous avec les plus grands élo-

ges; ſurtout l'ambaſſadeur d'Eſpagne, qui ſe connoit très-bien en hommes. Je ſuis bien fâchée que votre ami nous ait quitté pour aller en Dannemarc: on lui a donné quelque ſujet de mécontentement, & on commence à s'en repentir. Que deviendra donc la France, ſi l'on dégoûte les ſeuls hommes qui puiſſent lui faire honneur & la défendre? Cependant il y a encore du remede à cela, s'il ne s'eſt pas engagé trop avant: on n'eſt pas éloigné de le ſatisfaire. Pour revenir à vous, mr. le duc, je vous le repete, je ſuis ravie de vous revoir parmi nous favoriſé, honoré & content: mais ne m'en remerciez pas davantage . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE LXXV.

*A mr. d'*ALEMBERT.

VOUS m'avez fait plaiſir en me feſant part de votre réſolution au ſujet de ce voyage chez les barbares. Vous mépriſez & refuſez avec politeſſe des offres magnifiques, qui auroient ébloui la plupart des autres. Cette conduite eſt noble & généreuſe: tout le monde l'approuve. Il eſt plus beau à un philoſophe de jouir en paix, au ſein de ſa patrie & dans la médiocrité, de la réputation qu'il a acquiſe par les travaux, que d'aller chercher ailleurs des biens & des honneurs, qui après tout ne le rendroient pas plus heureux. J'ai lû quelque choſe de votre ouvrage ſur les jéſuites, & je le trouve auſſi bien écrit qu'il eſt fort & bien raiſonné. Ces gens-là ont ſans doute mérité

leur

leur disgrace, & il me semble qu'on les traite encore avec indulgence. Je suis étonnée que votre ami Voltaire se taise à leur sujet, lui, qui fait de si belles choses sur tous les évenemens qui se présentent. Je vous repete en finissant que tout le monde loue & admire votre conduite, qui mérite d'être récompensée, & qui le sera.

Je suis, &c.

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE.

JE vous remercie beaucoup du livre que vous m'avez envoyé: tout y est beau, tout y est vrai; & vous êtes toujours le premier homme du monde pour bien écrire, & pour bien penser. Vous avez grande raison de prêcher la tolérance; mais les ignorans ne vous entendront pas, & les hypocrites

crites ne voudront pas vous entendre. Quand on me parla de l'exécution du malheureux Calas, je croyois d'abord que cette scene s'étoit passée parmi les cannibales: mais on m'a dit que cela venoit d'arriver parmi les sauvages de Toulouse, dans une ville où la sainte inquisition a été fondée; & je n'en fus pas étonnée. J'ai lû quelques morceaux de votre ouvrage au roi, qui en a été touché. Il est bien résolu de venger & de réhabiliter la mémoire de cet innocent vieillard: pour moi, je ne ferois pas fâchée qu'on envoyât ses juges aux galeres. On dit que cette bonne ville de Toulouse est fort dévote: Dieu me préserve d'être jamais dévote de cette maniere!

Pour revenir à vous, mon cher monsieur, peut-on écrire encore avec tant de feu & de génie à votre âge? Continuez à instruire les hommes; ils en ont bien besoin: pour moi, je continuerai à vous lire & à vous admirer. On a eu l'insolence de m'adresser

dreſſer l'autre jour des vers très-injurieux pour le roi & pour moi. Un homme voulut me ſoutenir que c'étoit vous qui les aviez faits. Je lui ſoutins qu'ils ne pouvoient être de vous, parcequ'ils étoient mauvais, & que je ne vous avois jamais fait de mal : vous voyez par-là ce que je penſe de votre génie & de votre juſtice. Je pardonne volontiers à mes ennemis ; mais je ne pardonne pas ſi aiſément aux ennemis du roi, & je ne ſerois pas fâchée que l'auteur de ces beaux vers paſsât quelque tems à Bicêtre, pour pleurer ſes péchés, ſes calomnies & ſa mauvaiſe poéſie.

Eſt-il vrai que vous avez été dangereuſement malade, & que vous avez reçu les ſacremens avec une dévotion exemplaire : j'appris cette premiere nouvelle avec douleur, & la ſeconde avec plaiſir ; parcequelle confirme la bonne opinion que j'ai toujours eue de vous ſur le fait de la religion. Cependant vous avez beau faire, vous ne fermerez

merez jamais la bouche à vos petits, mais dangereux ennemis. Mr. d'Argouge disoit à ce sujet: *Ah! le vieux pécheur, il ne croit jamais en Dieu que quand il a la fievre.* Pour moi, je le grondai beaucoup, lui disant qu'il n'y avoit dans ce discours ni vérité ni charité. Adieu, Apollon, les bonnes nouvelles que j'apprens de votre santé me sont très-agréables: ma joie seroit complette, si je pouvois vous être utile à quelque chose, & voir la France plus heureuse.

§ * * § * * § * * § * * § * * §

LETTRE LXXVII.

A la comtesse de BASCHI.

JE vis hier, ma belle comtesse, les tableaux exposés au Louvre: j'y trouvai mon visage en plusieurs endroits, & pas un ne me plut. J'avoue, en toute humilité, que ce n'est pas la faute du peintre: je suis seulement venue au monde trop tôt. Un

visage

visage de quarante ans est bien différent d'un visage de dix-huit; & quelque force d'ame qu'on ait, on ne pense pas à cela sans dépit. Je tiens en général pour maxime qu'une belle femme craint moins la mort que la perte de sa jeunesse: quiconque soutient le contraire ment, ou n'est qu'une bête.

A propos j'ai reçu la visite de la petite femme du nouveau financier. Elle m'a fait mille amitiés avec cet air grossièrement bon & sincere que j'aime tant. Le nouveau ministre se pique d'être honnête homme: hélas! ils le sont tous pendant vingt-quatre heures. Il a commencé sa réforme par les culottes du roi, à qui il demanda hier combien il en pouvoit bien user de paires par an. Mais, dit le roi, comme je suis souvent à cheval, je crois que j'en use bien une en trois jours. Cela ne monte en tout qu'à environ dix douzaines, dit le contrôleur: eh bien, voici le mémoire des culottes qu'on a mises sur le compte de votre majesté pour

l'année

née derniere ; il y en a seulement 900 pai-

Ce galant homme alla ensuite chez mes-nes de France, & tira de sa poche quelques res de gants blancs, en leur demandant ment elles les trouvoient. Ils sont fort ux, dirent les princesses. Fort bien, re-le contrôleur, ils ne me coutent que vingt la paire ; les vôtres en coutoient cinquan-j'aurai l'honneur de vous en fournir à l'a-ir. Vous voyez, ma chere, que cet hom-commence bien : mais il y a de plus gran-réformes à faire que celle des culottes ; ou gants. On tâche de faire des emprunts : is les françois n'ont rien à prêter, & les ngers ne le veulent pas. Notre crédit est du : il n'y a plus d'hypoteques, ni de fonds es pour la sûreté des prêteurs. Laval di-hier qu'un général portugais ayant besoin gent, s'adressa à des marchands qui lui terent deux-cens-mille pistoles sur sa bar-Je ne sais combien d'estime les hollandois, exemple, ont pour la barbe du roi ; mais uis bien sûre qu'ils ne voudroient pas prê-

ser vingt ducats sur ce gage. On parloit il y a quelque tems de pendre les fermiers généraux: mais ils ont de puissans amis, qui disent qu'ils sont les colonnes de l'état; d'autres disent qu'ils soutiennent l'état, comme la corde qui soutient un misérable au gibet: qu'en pensez-vous? Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes dans l'abjection & la misere. Autrefois on haïssoit la France, mais on la craignoit: à présent on la hait & on la mépriſe. Quoique les femmes soient en général fort indifférentes sur les affaires publiques, je ne puis, ni ne dois l'être: voilà pourquoi mes lettres ont presque toujours un mauvais air de politique, qui seroit fort ennuyeux pour tout autre que pour vous.

Il ne faut pas oublier de vous dire que la petite vérole fait rage ici depuis quelque tems: elle a tué vingt personnes en quinze jours, & en a défiguré cinquante autres. Gardez-vous donc bien d'apporter à présent votre beau visage ici: j'aimerois presque autant vous voir

morte

orte que vous voir laide. Je vous embraſ-
, ma tendre amie ; tâchez de vous conſoler de
e me pas voir ; & ſi vous trouvez ce ſecret,
e manquez pas de m'en faire part. Adieu. &c.

* * § * * * § * * § * *

LETTRE LXXVIII.

A la même.

JE tremble encore de la nouvelle que je m'en vais vous dire. On a trouvé un ırde du corps couvert de ſang & de bleſſure ıns ſon poſte. Eh ! qui l'a mis dans cet état ; tes-vous ? Patience, madame, & écoutez-ıoi. On s'approche de lui, on le queſtion-e, on lui demande quels ſont ſes aſſaſſins. Il épond que c'étoient deux hommes de mau-aiſe mine qui vouloient forcer le paſſage, & énétrer dans l'appartement du roi. Cette vanture a paru bien étonnante, & a répandu alarme partout. On l'a encore interrogé, &

à la fin on a découvert par ſes réponſes, que ſon aſſaſſin étoit lui-même. Il faut maintenant vous dire quels étoient les motifs de ce pauvre homme. Il comptoit qu'en ſe donnant cinq ou ſix coups de couteau dans des endroits peu dangereux ; tout le monde concluroit que la vie du roi avoit été en grand danger, qu'on admireroit & qu'on récompenſeroit ſon courage & ſa fidélité. Mais il ſe trompoit : on a jugé cette affaire ſinguliere d'une ſi grande importance, par les ſuites fâcheuſes qu'elle auroit pû avoir, qu'au lieu d'une récompenſe il recevra ſûrement la mort. Tous ſes camarades ſont enragés de cette infamie. Pour moi, je penſe que cet homme étoit fou, & qu'il ſeroit peut-être cruel de pendre un fou au lieu de l'enfermer aux petites-maiſons. Mais d'autres penſent tout autrement, & ils ſont les maîtres *.

L'écrin que vous m'avez envoyé eſt charmant : je m'amuſe à le remplir, quoique je n'aie déja que trop de ces magnifiques bagatelles,

* Le pauvre Latouche fut pendu.

telles, qui ne ſont utiles qu'à la vanité. Je l'aimerai cependant, parcequ'il vient de vous. Mais à propos d'aimer, c'eſt votre fille que j'aime plus que votre écrin: beaux traits, beaux yeux, belle taille & bon cœur. Elle a une foule d'admirateurs, dont elle ne paroît pas faire grand cas; & je l'en eſtime davantage, car il eſt difficile de lui plaire & de la mériter. Il y a pourtant un jeune homme riche, aimable & d'une grande maiſon, qui pourroit lui convenir. Je ne penſe pas même qu'elle le voie avec la même indifférence que les autres; car elle eſt toujours fort ſérieuſe & fort réſervée avec lui. C'eſt-là un ſymptome de la maladie amoureuſe, autant que je puis m'en ſouvenir. Si ce parti ne vous déplaiſoit pas, j'ai dans l'eſprit qu'il ne ſeroit pas difficile de faire un mariage. C'eſt la folie des vieilles femmes de faire des mariages, & vous voyez par mon humeur que je ſuis preſque du nombre. Je m'en conſole aſſez aiſément, ſurtout, parceque je vous aime: le plaiſir ſolide de l'amitié dédommage bien des turbulentes délices des paſſions.

Adieu, ma chere; aimez-moi toujours bien de votre côté.

LETTRE LXXIX.

A la même.

AUſſitôt que vous aurez lû cette lettre, je vous prie, ma très-chere amie, de faire mettre les chevaux à votre caroſſe, & d'aller chez la marquiſe de Laval. C'eſt encore une emplette: eſt-ce que je ne ſerai jamais laſſe de faire des emplettes? Dites-lui donc que je l'aime beaucoup, & que je la prie de ſonger à ce qu'elle ſait bien, tandis qu'il eſt encore tems. Elle vous dira ce que c'eſt; mais ne me grondez pas, ſi vous déſapprouvez cette dépenſe. Le maigre ambaſſadeur va nous quitter; & perſonne, à ce que je penſe, ne le regrettera, excepté ſon boucher & ſon tailleur: il n'a ni l'eſprit, ni la perſonne aima-

aimable. Le roi lui donnera ſon portrait: on ne ſait pas encore qui lui ſuccédera.

Eſt-il vrai que le comte va aux eaux de Plombieres? Le pauvre homme! je le plains s'il en a beſoin, & encore plus ſi cela n'eſt pas. On va dans ces endroits-là plus ſouvent par plaiſir que par beſoin. Vous connoiſſez un certain mr. le Riom: eh bien, il y a dépenſé cinquante mille écus de rente. C'eſt une bonne leçon: mais qui eſt-ce qui profite des bonnes leçons? Faites donc tous vos efforts pour rompre ce voyage, s'il n'eſt pas abſolument néceſſaire. Le gros bœuf eſt bien malade: on eſpere qu'il mourra; il vit trop longtems pour ſa pauvre famille & les honnêtes gens. Savez-vous que la groſſe ducheſſe eſt arrivée, celle qui court ſeule toute l'Europe comme un grenadier? En vérité la nature s'eſt trompée en la feſant; car c'eſt un homme que cette femme-là. Elle vit le roi hier, qui lui demanda des nouvelles de ſes voyages, & ſi Londres étoit plus beau que Paris: „ Sire "

dit-elle, „ il n'y a pas de belles maisons à Lon-
„ dres; mais il y a quantité de belles rues,
„ & de beaux visages, surtout parmi les fem-
„ mes." Elle part bientôt pour l'Allemagne qu'elle a déjà vue deux fois, & elle nous promet une relation de ses voyages: cela sera curieux. Je suis obligé de finir ici. Donnez-moi pourtant un baiser; je vous en rendrai mille. &c.

* *

LETTRE LXXX.

A la même.

JE suis bien fâchée contre vous. Je vous attendois cette semaine: pourquoi n'êtes-vous pas venue? Si vous saviez l'ennui qui me dévore le cœur dans ce *paradis terrestre*, comme les ignorans l'appellent, vous viendriez me voir, sinon par inclination, du moins pas charité. Il n'y a pas d'homme qui soit aimable que le roi: tous les autres font

pitié:

pitié : pour les femmes, je n'en veux rien dire ; cependant tout le monde les court. La galanterie eſt la folie des françois : les autres nations ſavent aimer. Mais en parlant d'aimer, je crois que votre fille en tient : la pauvre petite ne ſait pas ce que je veux dire ; c'eſt l'innocence même. Elle eſt devenue tout-à-coup ſérieuſe, grave ; & ſouvent je lui vois des yeux qui paroiſſent avoir pleuré. Au reſte, le jeune homme que je ſoupçonne a du mérite, & ne me déplait pas. Je regarde votre famille comme la mienne : avouez que l'amitié eſt une belle choſe, puiſqu'elle met, pour ainſi dire, la même ame en deux corps.

La pauvre ville de Dunkerque a envoyé ici des députés pour faire des repréſentations inutiles au ſujet de la démolition de ſon port : il faut que le traité de paix s'exécute : quelle pitié ! Les anglois parlent déjà de guerre : les uns parlent qu'elle ſe fera en ſix mois, d'autres en un an. C'eſt l'uſage de ce peuple fou ; on parie au lieu de raiſonner. Mais voici des

nouvelles effrayantes qu'on a lues dans les papiers anglois. Il faut donc que vous sachiez, madame, que l'empereur hait les françois à la mort; qu'il veut ravoir la Lorraine sans rendre ce qu'il a reçu à sa place: il doit encore conquérir l'Alsace & les trois évêchés, comme des anciens domaines de l'empire. Son armée est déjà en campagne: elle est auprès de Trevès, où sans doute elle est tombée des nues; & tout cela va fondre sur la pauvre France au prin-tems. Voilà, madame, ce que les anglois écrivent, & ce qu'ils croient: cependant ils se disent sages & raisonnables.

Il semble qu'ils auront beaucoup de peine à se bien établir au Canada; les sauvages aiment toujours les françois, & font à leur nouveaux maîtres tout le mal qu'ils peuvent: je ne crois pas qu'il y ait de nation qui possede si bien l'art de se faire haïr que les anglois. Tant mieux, ils seroient trop dangereux, s'ils étoient encore aimables.

J'ai

J'ai presque envie de vous aller surprendre un de ces jours : mais ne m'attendez pas, car ce ne seroit plus une surprise. Mon Dieu ! le beau tems ! Que n'êtes-vous ici pour m'aider à le trouver encore plus beau ? Adieu.

LETTRE LXXXI.

A la même.

VOS réflexions sur l'amitié sont excellentes, & mériteroient d'être imprimées pour votre honneur & l'instruction des autres. Les hommes disent qu'il est impossible que des femmes s'aiment sincerement. Ils mentent : notre exemple seul prouve le contraire.

Oui certainement, j'ai vû le comte de G.... * ; c'est un homme qui parle mal, mais qui pense bien. Il est magnifique en tout,

* Guerchi ; depuis ambassadeur à la cour de Londres.

tout, & on en veut faire un ambaſſadeur. C'eſt une choſe curieuſe de voir avec quelle ardeur nos courtiſans demandent qu'on leur permette de s'aller ruiner dans les ambaſſades: j'admire ici les bons effets de la vanité. C'eſt une folie particuliere à la nobleſſe françoiſe: ailleurs on ſert, mais on ſe fait bien payer; mais chez nous on paye pour ſervir: peut-être cet eſprit eſt-il utile à un état. Ce comte donc part bientôt; il a ſollicité l'honneur d'être mon correſpondant, & je lui ai accordé cette grace. Ainſi nous aurons des nouvelles. Mais à propos de nouvelles, je me promenois hier ſeule avec notre petite fille dans mon parc: il étoit preſque nuit, & nous vîmes des choſes effrayantes. D'abord il nous apparut un grand fantôme blanc; c'étoit mon jardinier, qui étoit en chemiſe. A vingt pas de-là nous apperçûmes un géant tout noir: c'étoit un grand arbre dépouillé de ſes branches. Un peu plus loin nous entendîmes des cris épouvantables: c'étoient les enfans du ſuiſſe, qui s'amuſoient à faire du tapage.

Voilà,

Voilà, ma chere, quelles furent nos frayeurs: la plupart des craintes des hommes ne ſont gueres moins ridicules.

Eſt-il vrai que la place de Louis XV. ſoit auſſi belle qu'on le dit? Je n'ai pas eu le tems de la bien voir. On va la dédier; mais c'eſt au milieu des victoires qu'il faudroit faire de pareilles cérémonies. Eſt-il vrai que le petit duc s'eſt aviſé de me haïr, & de mal parler de moi? Voilà donc encor un ingrat qu'il faudra mettre dans ma liſte. Eſt-il vrai que vous m'aimez toujors? Cette amitié me ſuffit; & malgré le torrent de haines, d'impertinences & d'horreurs que j'eſſuie tous les jours, ſi vous me reſtez fidele, je ne ſerai pas à plaindre. Recevez, ma chere, le baiſer le plus tendre de votre amie.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXII.

A madame de NEUILLI.

JE viens d'apprendre votre querelle avec la fiere ducheſſe. Elle a tort, & vous n'avez pas raiſon : il faut avoir de la complaiſance & des égards dans le monde, ſans quoi la vie eſt un peſant fardeau pour nous & pour les nôtres. Chacun a ſes foibleſſes, & les femmes ſurtout : ſupportons réciproquement nos défauts, ou rétirons-nous dans les bois, ſi nous ne pouvons pas vivre avec les hommes. La ducheſſe eſt fiere, prompte & étourdie ; mais elle a le cœur bon, & je crois que ſa faute eſt involontaire. Je veux abſolument vous réconcilier, & vous faire embraſſer : ces petites guerres de femmes ſont toujours ridicules, & font rire les hommes, qui en pareil cas ſe coupent bravement la gorge ſans s'amuſer à crier & à diſputer.

Le

Le nonce doit faire ſon entrée cette ſemaine: j'y enverrai la petite St. Ives, qui eſt fort curieuſe de voir ces petites choſes. Voulez-vous bien, ma chere dame, vous en charger, & me la ramener enſuite à Belle-vue, où nous paſſerons la ſoirée auſſi agréablement que des femmes peuvent faire? J'ai vû hier le petit comte, il eſt bien joli; il me fait toujours ſouvenir de ma pauvre Alexandrine, qui avoit beaucoup de ſon air. Je vous ſalue de tout mon cœur: aimez tout le monde, & ne vous fâchez contre perſonne: car la colere eſt fort mauvaiſe pour la ſanté.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXXXIII.

A la comteſſe de BASCHI.

UN des grands agrémens de ma ſituation eſt d'être obligée de faire politeſſe & bon viſage à des perſonnes que je hais, ou qui

qui me haïſſent. J'ai reçu ce matin la viſite de la petite ducheſſe. A! quelle aſſommante créature! Comme elle graſſeye, comme elle languit! On diroit qu'elle n'eſt au monde que pour avoir des vapeurs, & ſe regarder au miroir. Il m'a fallu eſſuyer mille complimens extravangans de cette femme-là, entendre mille impertinences, & recevoir mille fauſſes careſſes. J'éprouve de plus en plus que la bonne compagnie eſt déteſtable: venez bientôt m'embraſſer & me conſoler. Il eſt étonnant de voir avec quel ſoin nos femmes étudient l'art de plaire, qui ne peut leur convenir que deux ou douze ans tout au-plus, tandis qu'elles négligent leur eſprit, qui doit leur ſervir toute la vie. Celle-ci s'imagine qu'elle n'a été créée que pour être belle, & pour avoir des aventures. Vous, ma chere, qui êtes belle avec modeſtie, & qui plaiſez ſans chercher à plaire, continuez de donner à notre ſexe l'exemple de la ſageſſe & du bon ſens, & aimez toujours ceux qui vous aiment.

Je ſuis, &c.

LET-

LETTRE LXXXIV.

A la même.

JE connois donc enfin madame la maréchale. Je cherchois une amie, & n'ai rouvé qu'une intrigante ſans eſprit & ſans nodération. Elle a voulu me détruire; je ui pardonne, & ne lui ferai d'autre mal que le la mépriſer & de l'éviter. Ma ſituation eſt ien malheureuſe! Je ne peux connoître mes mis, ni mes ennemis: ils ont tous les mêmes égards extérieurs, la même politeſſe & e même langage. Ah! que je hais ce monle bas & flatteur! J'aimerois bien mieux 'honnête franchiſe des ſauvages, qui aiment, ou haiſſent ouvertement. Parmi nous on ampe, on embraſſe ceux qu'on veut perdre; & tout cela s'appelle le bel uſage du monde hez les peuples civiliſés. Vous, ma chere, vous êtes preſque la ſeule qui me conſoliez de outes ces miſeres . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE LXXXV.

A la même.

J'ARRIVAI hier de Fontainebleau triſte, abattue, de mauvaiſe humeur: la choſe la plus agréable pour moi eſt de vous écrire. Je n'ai rien de caché pour vous, ma tendre amie: je ne ſais cependant ſi vous recevez mes confidences avec le même plaiſir que je vous les fais: mais j'ai beſoin de vous les faire, pour ſoulager un peu mon cœur. Quelle eſt donc la ſituation des grands! Ils ne vivent jamais que dans l'avenir, & ne ſont heureux qu'en eſpérance: il n'y a point de bonheur dans l'ambition. Je ſuis toujours mélancolique, & ſouvent ſans raiſon. Les bontés du roi, les égards des courtiſans, l'attachement de mes domeſtiques, & la fidélité d'un très-petit nombre d'amis; tant de motifs, qui devroient me rendre heureuſe, ne me touchent plus. J'ai eu autrefois la penſée de devenir femme de roi, & je me flattois que le meilleur des princes pourroit bien faire pour

moi

moi ce que ſon biſaïeul avoit fait pour une veuve de cinquante ans. Il n'y avoit qu'une petite difficulté à ce beau plan: la grande * dame, & le petit † Normand vivoient encore. Voilà, ma belle comteſſe, les chimeres qui ont long-tems amuſé ce cœur foible, qui n'aime preſque plus rien que vous. Je n'ai plus de goût pour ce qui me plaiſoit tant auparavant. J'ai fait meubler magnifiquement ma maiſon de Paris: eh bien! cela m'a plû pendant deux jours. Celle de Belle-vue eſt harmante, & il n'y a que moi qui ne la puiſſe ſouffrir. Des perſonnes charitables me raportent tous les jours l'hiſtoire & les avantures de Paris: on croit que j'écoute; mais quand on a fini, je demande ce qu'on a dit. En un mot, je ne vis plus, je ſuis morte avant mon tems: mon royaume n'eſt plus de ce monde. Tout le monde conſpire à me rendre la vie amere. On m'impute la miſere publique, les mauvais plans du cabinet, les mauvais ſuccès de la guerre & les triomphes de nos ennemis. On

 m'ac-

* La reine. † Mr. le Normand d'Etiolles ſon mari.

m'accuſe de vendre tout, de diſpoſer de tout, de gouverner tout. Il arriva l'autre jour qu'un bon vieillard au dîner du roi, s'approcha de lui, & le pria de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde éclata de rire de la ſimplicité de ce pauvre homme : mais moi, je ne riois pas. Un autre préſenta il y a quelque tems au conſeil un mémoire admirable pour trouver de l'argent ſans incommoder le peuple : ſon projet étoit de me prier de prêter cent millions au roi. On rit encore de ce beau plain ; mais moi, je ne riois pas. Cette haine & cet acharnement général de la nation me ſont bien ſenſibles : ma vie eſt une mort continuelle. Je devrois ſans doute me retirer de la cour : mais je ſuis foible ; & je ne puis ni la ſouffrir, ni la quitter. J'envie, ma tendre amie, votre bonheur. Adieu, plaignez-moi, & s'il ſe peut, donnez-moi quelques conſolations.

TABLE
DU
TOME PREMIER.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX, 1753. Page 9

LETTRE II.

Au même, 1753. - - 12

LETTRE III.

*A madame la maréchale d'*ETRE'ES, 1754. - - - 14

LETTRE IV.

A mr. BERRIER. - - 17

LETTRE V.

A mr. DIDEROT. - - 20

TABLE.

LETTRE VI.

A la marquise de BRETEUIL, Mars, 1754. - - Page 2

LETTRE VII.

A la comtesse de BRANCAS. - 2

LETTRE VIII.

Au duc de MIREPOIX, 1755. - - 3

LETTRE IX.

Au même, 1755. - - - 3

LETTRE X.

Au même, Juin, 1755, - - 3

LETTRE XI.

A la duchesse d' AIGUILLON, 1755. 3

LETTRE XII.

A la duchesse de CHAROST, 1755. 38

LETTRE XIII.

Au marquis d' ALBERT, 1755. - - 41

LETTRE XIV.

Au comte d' AFRI, 1755. - - 43

LETTRE XV.

A madame DU BOCAGE. - - 46

LET-

TABLE.

LETTRE XVI.

mr. ROUILLE', 1756. Page 47

LETTRE XVII.

le maréchal duc de BELLISLE, Mars, 1756. - - - 50

LETTRE XVIII.

la maréchale d' ETRE'ES, Mars, 1756. - - - - - 53

LETTRE XIX.

le duc de BOUFLERS, 1756. 55

LETTRE XX.

le comte de TRESSAN, 6 Mai, 1756. - - - - - 56

LETTRE XXI.

le marquis de la GALLISONIERE, Mai, 1756. - - - - 58

LETTRE XXII.

le comte de STAREMBERG, Juin, 1756. - - - - - 59

LETTRE XXIII.

la comteſſe de BRIENNE, Juillet, 1756. - - - - - 61

LETTRE XXIV.
Au duc de BOUFLERS, 1756. Page 6[illegible]
LETTRE XXV.
*Au comte d'*AFRI, 1756. [illegible] 6[illegible]
LETTRE XXVI.
A la comteſſe de BASCHI, Janvier, 1757. [illegible] 6[illegible]
LETTRE XXVII.
*A la maréchale d'*ETRE'ES, Août, 1757. [illegible] 71
LETTRE XXVIII.
Au maréchal de SOUBISE, Novembre, 1757 [illegible] 73
LETTRE XXIX.
A la comteſſe de BASCHI, 1757. 75
LETTRE XXX.
Au maréchal de NOAILLES, 1758. 78
LETTRE XXXI.
Au duc de BOUILLON, 1759. 81

LET-

TABLE.

LETTRE XXXII.

m. DUCLOS, *secrétaire de l'académie françoise.* - - - Page 83

LETTRE XXXIII.

duc de BROGLIE, Mars, 1759. - - - 85

LETTRE XXXIV.

a maréchale de CONTADES, Août, 1759. - - - - 87

LETTRE XXXV.

maréchal de BELLISLE, 1759. 89

LETTRE XXXVI.

Duc de RICHELIEU, - - - 91

LETTRE XXXVII.

la comtesse de BASCHI. - - - 94

LETTRE XXXVIII.

la même. - - - - 97

LETTRE XXXIX.

marquis de BEAUFORT, 1760. 100

LETTRE XL.

marquis de CASTRIES, Novembre, 1760. - - - 102

TABLE.

LETTRE XLI.

*Au comte d'*AFRI, 6 Novembre, 1760. - - - Page 104

LETTRE XLII.

Au duc de WIRTEMBERG, 1760. 106

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE, - - 107

LETTRE XLIV.

A la comteſſe de BASCHI, 1760. 111

LETTRE XLV.

A la même. 1760. - - - 114

LETTRE XLVI.

A mr. BERRIER, 1761. - - 117

LETTRE XLVII.

Au comte de S. FLORENTIN. - 121

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS. - - - 123

LETTRE XLIX.

A mr. de RUSSI. - - - 126

TABLE
DU
TOME SECOND.

LETTRE L.

A la maréchale de BROGLIE, 1761. Page 5

LETTRE LI.

Au maréchal de SOUBISE, 1761 6

LETTRE LII.

A la comteſſe de BARAIL. 9

LETTRE LIII.

A mr. de VOLTAIRE, 1762. 11

LETTRE LIV.

Au marquis de BEAUSSAC, 1762. 13

LETTRE LV.

Au duc de FITZ-JAMES, 1762. 15

LET-

TABLE.

LETTRE LVI.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. Page 17

LETTRE LVII.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. 19

LETTRE LVIII.

Au maréchal de SOUBISE, 1762. - 22

LETTRE LIX.

Au duc de CHOISEUIL, 1762. - - 24

LETTRE LX.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. - 28

LETTRE LXI.

A madame l'abbeſſe de CHELLES, 1762. - - - - 33

LETTRE LXII.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. - 34

LETTRE LXIII.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. - 36

LETTRE LXIV.

Au duc de NIVERNOIS, 1762. - 39

LETTRE LXV.

Au duc de NIVERNOIS, Octobre, 1762. - - - - 41

TABLE.

LETTRE LXVI.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. Page 44

LETTRE LXVII.

A la même, - - - 47

LETTRE LXVIII.

A la même, 1762. - - 50

LETTRE LXIX.

Au maréchal de NOAILLES, 1762. 53

LETTRE LXX.

A la comteſſe de BASCHI, 1762. - 59

LETTRE LXXI.

A la même, 1762. - - 64

LETTRE LXXII.

A la même, - - - 67

LETTRE LXXIII.

A mr l'archevêque de Paris. - - 70

LETTRE LXXIV.

Au duc de BROGLIE. - - 73

LETTRE LXXV.

*A mr. d'*ALEMBERT. - - 75

LET-

TABLE.

LETTRE LXXVI.

A mr. de VOLTAIRE. - - Page 76

LETTRE LXXVII.

A la comteſſe de BASCHI. - - 79

LETTRE LXXVIII.

A la même. - - - - - 83

LETTRE LXXIX.

A la même. - - - - 86

LETTRE LXXX.

A la même. - - - - - - 88

LETTRE LXXXI.

A la même. - - - - - 91

LETTRE LXXXII.

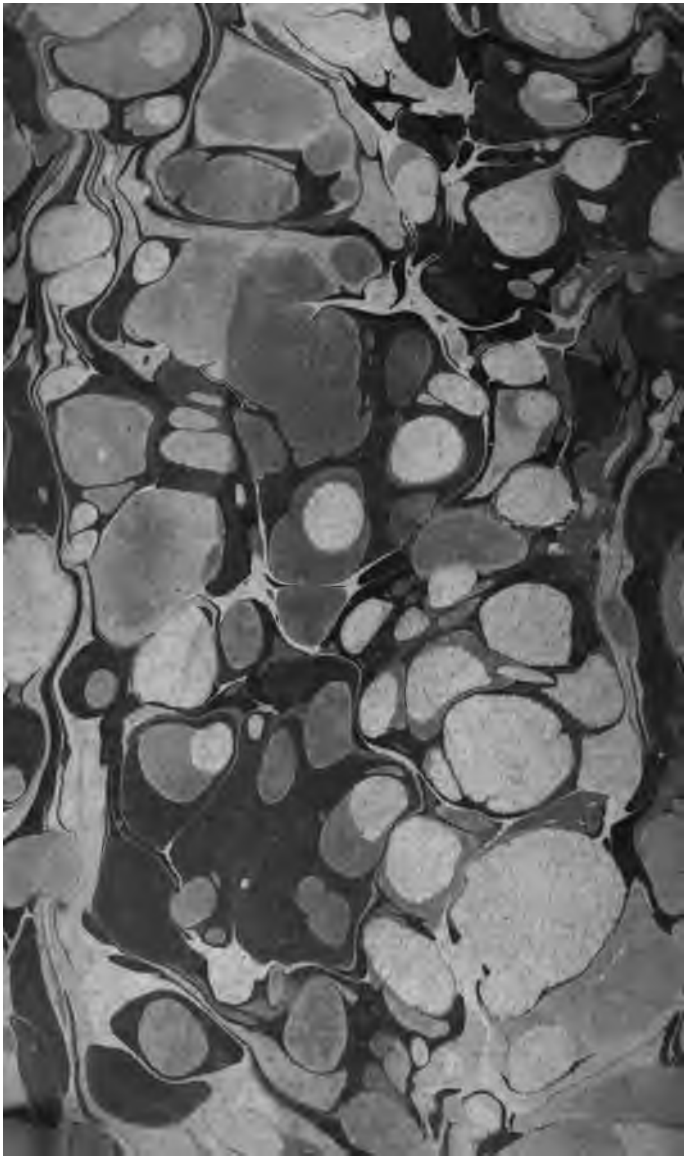
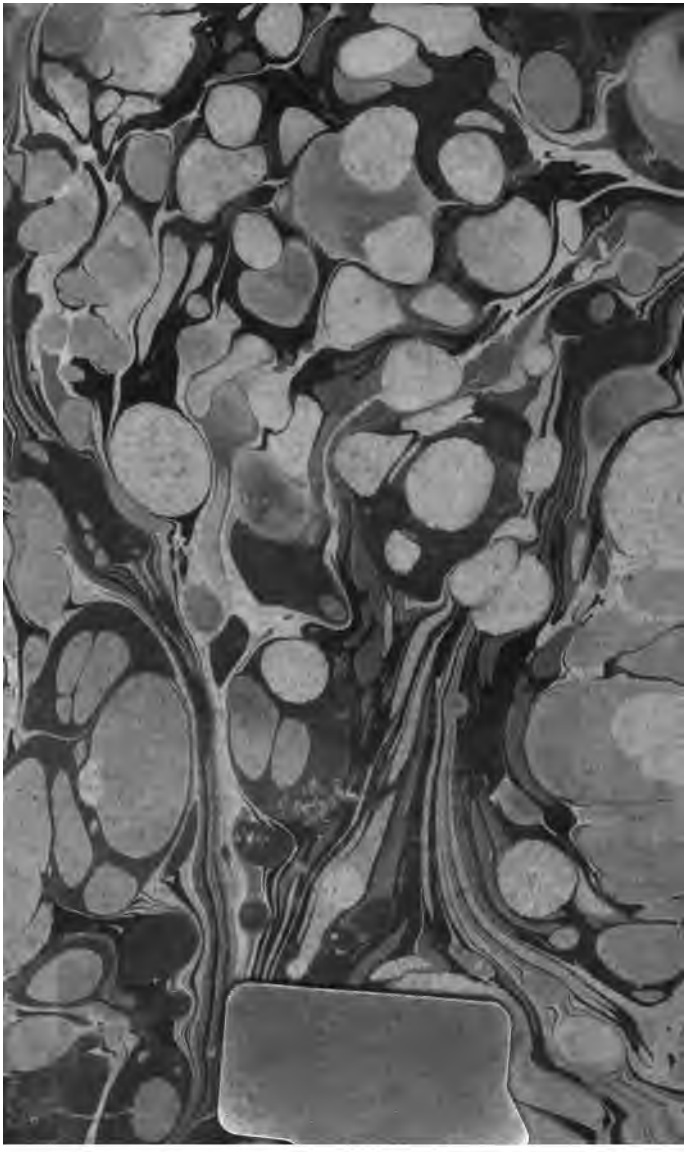
A madame de NEUILLI. - - 94

LETTRE LXXXIII.

A la comteſſe de BASCHI. - 95

LETTRE LXXXIV.

A la même. - - - - - 97

LETTRE LXXXV.

A la même. - - - - - 98